

COLLECTION "PRÉSENCE DU CATHOLICISME"

DON BOSCO ÉDUCATEUR

par

H. BOQUIER, S. D. B.

ISTITUTO INTERNAZIONALE
MARIA TRICE
VIA DELL'ARCADE 10
00139 ROMA

PARIS-VI°

LIBRAIRIE P. TÉQUI, ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE

2^e édition

NIHIL OBSTAT :
Lugduni 3^a Novembris 1950
J. SIMÉON,
Cens. Dep.

IMPRIMATUR :
Niceae 6^a Novembris 1950
P. BOYER,
Vic. Gén.

AVANT-PROPOS

De sa longue expérience d'éducateur, Don Bosco a retenu un certain nombre de constatations fondamentales.

Première constatation : l'enfant est toujours prisonnier de son milieu familial et social. S'il suit une mauvaise pente, c'est presque toujours parce qu'il se trouve plongé dans une atmosphère délétère, sans posséder des moyens personnels de défense, ou tout au moins, sans en posséder de suffisants. Ou bien c'est la famille qui fait complètement défaut, ou bien, si elle existe, elle se révèle inapte à accomplir sa tâche naturelle de protection et de formation. De là est née chez Don Bosco la double préoccupation éducative suivante :

1° Assainir le milieu où grandit l'enfant en rendant ce milieu aussi moral et aussi chrétien que possible (au besoin ne pas hésiter à en créer un de toutes pièces);

2° En vue de son éducation, apporter à cet enfant à la fois protection et formation comme aurait dû le faire sa famille.

Deuxième constatation : Pour tout enfant comme pour tout homme, la vie est une rude aventure. Qui veut rester dans la ligne du devoir, toujours, doit « bagarrer » dur. On ne bagarre pas sans armes, et de toutes les armes, la meilleure est sans conteste la conscience. Aussi bien, s'agit-il de doter l'enfant d'une conscience éclairée et sûre, qui le guide dans son existence comme un phare.

A cela devra tendre l'enseignement religieux à forte dose que Don Bosco fera distribuer dans tous ses instituts.

Il veut en même temps lui forger une conscience délicate qui ne sache pas transiger avec le devoir : tâche dévolue au confesseur et à l'assistant salésiens.

Troisième constatation : On ne forme pas l'enfant sans lui-même, sans sa collaboration active.

Ce qui amène à faire naître des occasions aussi nombreuses que possible de collaboration.

Don Bosco les cherchera de préférence dans le travail, les jeux, le théâtre, et les mille responsabilités d'une vie d'institution y compris celles de l'Action catholique.

Quatrième constatation : Qu'il s'agisse d'exercer la conscience de l'enfant ou de lui apporter la force dans la lutte, Don Bosco estime que la préférence doit être donnée aux deux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. A l'encontre donc de tous les éducateurs de son époque, il poussera à fond l'éducation par la confession et la communion fréquentes. Désapprouvé par tous, y com-

pris les milieux ecclésiastiques, il ira de l'avant quand même et établira toute une technique de la réception fructueuse et efficace de ces sacrements, tant sur le plan surnaturel que sur le plan éducatif.

Cinquième constatation : Dans l'élaboration d'une destinée d'élu de Dieu, un drame se joue qui met aux prises plus fort que les hommes. C'est tout le drame de la Rédemption en raccourci.

On se demande qui l'emportera en définitive dans cet élu en préparation, entre Dieu et le diable.

Or, un facteur de cette lutte, élément décisif dans l'ordre providentiel, c'est l'intervention de la Très Sainte Vierge.

Provoquer, mériter, si je puis ainsi parler, cette intervention, voilà à quoi devra aboutir l'éducation salésienne en inscrivant définitivement dans le cœur la dévotion à la Madone, spécialement à l'Auxiliatrice.

En résumé, cinq constatations fondamentales à quoi répondront les orientations suivantes vraiment caractéristiques quant à la manière salésienne d'éduquer :

1° La primauté de la protection et la création d'une ambiance favorable par le moyen de l'assistance;

2° La formation d'une conscience sûre et délicate;

3° La formation du caractère et de la personnalité à travers de multiples initiatives contrôlées par l'éducateur. Forme anticipée de la méthode dite active;

4° *L'action surnaturelle et éducative des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie;*

5° *Le réflexe de la dévotion à l'Auxiliatrice.*

Voilà, n'est-ce pas, qui constitue un programme peu banal d'éducateur, unique même, et qui suppose de la part de son inspirateur, un don spécial, un charisme, dirait saint Paul.

En tout cas, un tel programme donne à Don Bosco une place unique, un place hors pair parmi les éducateurs modernes. L'avenir nous dira s'il a été le plus grand. Aujourd'hui, nous osons écrire qu'il a été très grand.

24 Septembre 1950.

L'ÉDUCATION, PROBLÈME DE MILIEU

Parmi les cinq éléments qui définissent la méthode éducative de Don Bosco, le milieu social vient en première ligne dans l'ordre du temps et dans celui de l'importance.

Il y faut voir une raison de psychologie assez facile à comprendre. L'enfant reçoit sa première formation, souvent décisive, de son milieu familial et social.

Pour donner un exemple, observons avec attention comment travaille d'ordinaire un jardinier.

Il ne cherche pas à agir directement sur la semence elle-même. Elle est ce qu'elle est, avec ses virtualités natives, et il n'y peut rien changer.

Il agit sur les conditions extérieures qui vont influencer son développement : la terre, l'eau, l'air, le soleil, c'est-à-dire le milieu de vie ou ambiance.

Et il a certainement raison d'agir de la sorte, car il se plie aux lois de l'expérience.

L'éducateur qui l'imite et cherche à soigner tout particulièrement le milieu social a-t-il raison ?

Aussi certainement.

On a beaucoup écrit de nos jours sur l'influence exercée par le milieu social. Cette influence s'avère prépondérante quand il s'agit des enfants, et des gens du peuple d'ordinaire peu instruits. Ils sont fils de leur milieu.

Le Cardinal Lavigerie rapporte au sujet du monde musulman la réflexion d'un missionnaire qui montre au grand jour la tyrannie du milieu social.

Ce missionnaire, un expert ès-choses arabes, soutenait l'impossibilité physique pour un musulman de se convertir. A propos des Kabyles, musulmans de fraîche date, dont tous les ancêtres étaient chrétiens, il disait :

« Pour qu'un Kabyle se convertisse, il faudrait que sa maison se convertisse. Pour la conversion de sa maison, il faudrait celle du village; et pour la conversion du village, il faudrait celle de la tribu. Enfin, pour la conversion de la tribu, il faudrait celle de la nation. »

Autant dire que sa conversion, du fait de son ambiance religieuse, est impensable.

Ne pourrait-on pas en dire autant de nos milieux d'Europe où l'atmosphère est devenue, qu'on le veuille ou non, proprement laïque et païenne ?

« Tout ce qui sollicite, tout ce qui frappe, fascine, attire l'attention, pimente la vie : journaux, spectacles, livres, cinéma, etc..., tout est devenu païen... »

Dans un tel monde, seuls les héros restent

chrétiens; les autres, privés de soutien social, s'alignent sur la mentalité générale et suivent, comme le déclare Pie XII, « le fil de l'eau comme des cadavres ».

Dans sa lettre aux jocistes réunis à Bruxelles pour le 25^e anniversaire de la J.O.C. belge, le Souverain Pontife parlant des ouvriers qui subissent plus que quiconque la pression sociale actuelle, disait : « Jour et nuit, gavés de nouvelles futiles, d'illustrations troublantes de musique légère, ils sont intérieurement trop vides pour prendre intérêt à s'occuper d'eux-mêmes... Hostiles à la religion ? Non, mais, ce qui est pire, incapables de la comprendre ».



« Le milieu, déclare La Varende, est d'une efficacité extraordinaire en bien comme en mal; il agit à la manière d'une contagion muette mais active; ...et c'est une grande grâce, conclut-il, que de vivre dans une ambiance de qualité. »

Notons dans le même sens que ce qui explique le rendement exceptionnel de l'école chrétienne, en Alsace comme en Bretagne — cette affirmation est de Mgr de Bazelaire — c'est qu'« en grande partie, cette école se trouve encadrée dans un milieu social et familial en continuité avec elle ». Mots très justes. Tandis qu'ailleurs cette influence, au sortir de l'âge scolaire, se voit en partie contrebalancée, sinon totalement annihilée par tout le complexe du milieu qui l'enserme et lui est hostile.

Pour les mêmes raisons, Don Bosco estimera qu'auprès des enfants, le facteur exemple s'avère irrésistible. A son idée, l'imitation ne serait pas

tout, mais presque tout, en bien comme en mal, et plus facilement en mal qu'en bien. « L'exemple a une efficacité supérieure à la parole. Cette dernière clarifie, persuade, stimule, mais son action sans le déclenchement de l'exemple, ne dépassera pas la zone de la raison. » Aussi aimait-il à faire siennes les paroles de sa judicieuse maman : « L'enseignement le plus efficace consiste à faire soi-même ce qu'on enseigne aux autres. »

Cette loi du milieu qui joue si facilement aboutit quelquefois à ce qu'on est convenu d'appeler le conformisme. M. le Chanoine Boulard dans son enquête sur les milieux ruraux, en donne une démonstration curieuse. La pression du milieu social y est telle qu'elle résiste même à l'enseignement des éducateurs, en l'espèce des curés de campagne. Comme preuve ce fait d'une importance considérable : 100 ans de Concordat et 150 ans d'enseignement par le clergé, n'ont pas réussi dans le milieu rural, à prévaloir contre la coutume !

Il aurait pu de même multiplier par cent le cas vraiment typique de ce rural n'allant à la Messe qu'une fois par an, une *seule* fois, mais appelant sans hésiter le prêtre à son lit de mort, « parce que, disait-il, c'était le devoir ! un devoir transmis de père en fils par la coutume ! ».

A noter dans le même sens les récriminations de militants d'Action catholique rurale contre ce même milieu social qui s'oppose à la réalisation de leur idéal de foyer chrétien. « Quand se posera pour nous le problème de la fondation du foyer, nous nous heurterons en premier lieu à nos familles qui ne voient dans le mariage qu'affaire d'argent, affaire de montée à deux, qui prêche-

ront le culte de l'enfant unique ou du plaisir tout court ; nous nous buterons ensuite au problème des jeunes filles elles-mêmes, lassées du travail de la campagne et désireuses d'une vie plus facile et plus aisée en apparence avec un fonctionnaire. »



Dans de telles perspectives, que va-t-il advenir de la clientèle sociale la plus vulnérable, les enfants ?

Regardons-les vivre, et nous comprendrons qu'il se pose pour eux un problème d'une gravité exceptionnelle.

Jusqu'à douze ans, l'enfant se construit en emmagasinant tout autour de lui. Il a, à défaut de raison, une puissance d'intuition et de réception vraiment étonnantes.

Tous ses sens sont braqués et comme à l'affût. Il veut tout voir, tout toucher ; il est avide de tout expérimenter.

Et s'il ne « rend » encore rien de bien personnel, il faut se méfier, car aucun détail ne lui échappe de ce qu'il capte par les sens ; il inscrit tout en lui-même, dans son subconscient, et quelquefois même, il va jusqu'à le traduire en gestes d'automate. Observons par exemple les enfants à la sortie d'une séance de cinéma, et nous les verrons imiter et mimer d'instinct ce qu'ils viennent de contempler.

Viendra le jour où une vie supérieure éclatera dans l'âme de l'enfant comme naturellement ; elle sera, soyons-en certains, la conséquence logique, comme le couronnement de la période précédente.

Dans ces conditions, il n'est pas difficile de prévoir l'influence redoutable du milieu social où grandira l'enfant. Son comportement moral en bien ou en mal s'y préparera, s'y inscrira par avance, à ce point que le mot terrible de Joseph de Maistre se trouve vrai : « Ce qu'on appelle l'homme moral est construit à dix ans ! »

**

En présence de telles constatations, que va faire un éducateur prudent ?

Il va tout d'abord utiliser au maximum cette disposition impérieuse de l'enfant à tout capter par les yeux, les oreilles et tous les sens de façon à créer en lui comme des réflexes, des automatismes, de bons, de très bons automatismes. Ensuite, il s'opposera rigoureusement à tout ce qui, de près ou de loin, pourrait inscrire dans son complexe physique ou moral des habitudes dangereuses ou vicieuses, obstacles possibles à son épanouissement ultérieur.

**

Ici, apparaîtra la sagesse de Don Bosco qui, par son système éducatif, dit préventif, s'efforcera, comme il dit lui-même, « de mettre l'enfant dans l'impossibilité de commettre le mal ».

A cette fin, il va contrôler et assainir le milieu éducatif aussi strictement que possible. Il faut le dire, aucun éducateur n'a vu avec la même acuité que lui, l'importance décisive de l'ambiance qu'il fera tout pour rendre éducative en l'imprégnant de moralité et d'esprit chrétien. Son

contrôle s'exercera en premier lieu sur le choix du personnel et celui des éducateurs. Ses professeurs seront tous, autant que possible, des religieux salésiens, formés au même idéal religieux, à la même méthode éducative.

Plus on s'éloigne de cette rigueur dans le choix, moins le milieu offre cette unité bienfaisante d'une équipe soudée et agissante.

Même contrôle aussi sévère sur les éléments venus du dehors et susceptibles d'influencer le milieu de l'institution : journaux, revues, cinéma, radio, réflexions, attitudes diverses...

Ce contrôle, il le dépasse en instaurant, par le moyen d'un règlement uniforme et obligatoire pour tous, les habitudes d'une vie chrétienne en famille.

Il sait bien, le génial éducateur, qu'à la longue les exigences de ce règlement porteront leurs fruits naturels et « marqueront ses enfants ». Comment ces derniers, impressionnés à longueur de journée par tout leur être sensible, plongés dans une atmosphère chrétienne comme le poisson dans l'eau, échapperaient-ils à l'influence bienfaisante du milieu ? D'autant qu'ils ne peuvent pas encore posséder d'idées personnelles.

N'est-ce pas ce même travail d'action par le milieu que s'efforce de réaliser l'Action catholique dont la grande ambition est d'instaurer le Christ dans la société.

**

Voulant conserver à cette ambiance toute sa vertu tonifiante, tout son potentiel éducatif, Don Bosco insistera jusqu'à en être importun sur une

vertu de l'éducateur et de l'élève qui passe d'habitude inaperçue, la modestie : modestie des habits, modestie du lever et du coucher, modestie du costume de bain, modestie des revues et des spectacles.

De nos jours, ce mot de modestie est assez dédaigneusement accepté pour qu'il ne paraisse pas superflu d'en donner la définition. Modestie au sens chrétien, signifie mesure à garder dans son comportement personnel et dans ses rapports avec autrui. Ce n'est pas la vertu mineure dont on se moque volontiers sous le vocable de prudence, c'est la grande vertu respectueuse de soi et des autres.

Il faut être chrétien dans la moelle pour en saisir le sens profond. Pour une raison de modestie, saint Paul exige que les femmes chrétiennes se voilent la tête à l'église par respect pour les anges présents dans le temple; le vrai chrétien couvre son corps par respect du Dieu qui l'habite, et par charité aussi pour ses frères qu'il craint d'inciter à la tentation par un laisser-aller dans sa tenue.

Sur les choses qui se rapportent à la pureté, Don Bosco se comportera avec une réserve qui étonne, appliquant rigoureusement le « *nec nominetur in vobis* » de Saint Paul.

Il insistera encore sur d'autres facteurs d'ambiance qui, tous, relèvent d'une même mortification, celle de la sensibilité : le jeu, le travail, l'attitude toujours joyeuse.

Mieux que cela, pour contrôler à tous moments la température du milieu il placera au cœur même de ce milieu son assistant qui est un religieux. On n'a pas assez remarqué qu'il est le

seul éducateur qui ait osé imposer l'assistance au lieu de la simple surveillance.

Ainsi se trouve condamnée par Saint Jean Bosco la théorie de plus en plus en vogue de nos jours, de la liberté complète laissée à l'enfant. En théorie pure, sans tenir compte du péché d'origine, ou en le niant par principe, c'est peut-être soutenable. En réalité, c'est simple folie. Car l'enfant n'est pas en état d'user raisonnablement de sa liberté. Il est par trop influençable, comme nous l'avons montré, et aussi par trop faible. Soit par paresse, soit par manque de volonté, nous le verrons se tourner la plupart du temps du côté de la solution facile qui est celle du moindre effort, et du laisser-aller. Presque toujours d'ailleurs, cette solution lui sera suggérée par le milieu social où il grandira.

S'il parle liberté, et Don Bosco en parle comme nous le montrerons dans les chapitres suivants, il ne peut s'agir que d'une liberté contrôlée et dirigée. « Les roues d'une charrette, les ailes d'un oiseau sont un poids; ôtez-les, vous n'avez plus de charrette, vous n'avez plus d'oiseau! »

**

A la vérité, c'est l'expérience et la succession des échecs, qui, en matière d'éducation, ont progressivement ouvert les yeux de Don Bosco.

Car il avait lui aussi, comme tant d'autres, ses idées.

Un jour, en songe, dans une plaine immense, il avait vu une quantité innombrable de garçons qui se battaient, blasphémaient, volaient, offensaient les mœurs, etc...

Dans l'air, il y avait comme une nuée de cailloux provenant d'une bataille.

« C'est ici ton champ, lui avait dit la Vierge; là tu dois travailler! »

Drôle d'apostolat!

Tous ces garçons qui lui étaient confiés, Don Bosco voulut les conduire à sa manière qui était rude et forte en même temps que très surnaturelle.

« Je commençais à travailler, déclare-t-il, prêchant, exhortant, confessant... »

Enseignement, assistance éducative, sacrements, voilà, semble-t-il, découverts tous les éléments du succès en éducation.

Et cependant Don Bosco avoue en toute franchise : « Mes efforts restaient en grande partie inutiles. » Était-ce possible?

Mais alors, que faut-il de plus?

Oh! Une chose très simple, élémentaire même, à laquelle on ne pense pas, justement parce qu'elle est simple, une ambiance d'éducation, un cadre éducatif.

Ce sera comme un isolement du milieu habituel, isolement de quelques heures pour les meilleurs, et nous aurons le patronage, les mouvements scouts ou les Cœurs Vaillants, isolement complet pour les plus déshérités, et nous aurons l'œuvre de jeunesse.

Faute de quoi, déclare Don Bosco, toutes les tentatives s'avéreront inopérantes. Voilà qui valait la peine d'être noté en notre période d'engouement inconsidéré pour les bandes de quartier, et de généralisation hâtive de cette nouveauté en fait d'éducation.

Au point de départ de son apostolat de la jeu-

nesse, Don Bosco n'eut jamais supposé qu'il serait poussé par la dure réalité à de semblables conclusions. Comme quoi, il y a loin presque toujours de la théorie désincarnée, à la réalité toute entière imbriquée à la complexité de la vie.

**

En Espagne, le Père Madina, fondateur des Cités de jeunes, a refait à peu de choses près la même expérience que Don Bosco.

Après l'échec complet des différents mouvements de l'Enfance : patronages, gymnastique, sports, attractions diverses, il fut conduit par la réflexion et l'expérience à cette constatation que la raison de son échec il ne fallait pas la chercher ailleurs que dans l'action néfaste du milieu antireligieux qui l'environnait.

« Une des causes principales de notre échec, constatait-il très judicieusement, c'est le milieu. On est fils de son milieu, qu'on le veuille ou non, et s'y adapter est une loi de vie. » Cette loi de vie s'applique rigoureusement au jeune qui n'ayant pas encore de personnalité bien déterminée, cherche à en produire une quand même, mais en empruntant à ceux qui l'entourent idées, sentiments et jugements.

De cette difficulté d'agir rapidement sur le milieu en vue de l'améliorer, lui vint l'idée d'isoler ses protégés et de les laisser grandir physiquement et moralement « dans un milieu créé de toutes pièces » où les contacts avec la société seraient réduits au minimum.

Ainsi sont nées les Cités des jeunes répandues dans toute l'Espagne. Les jeunes y restent jus-

qu'au mariage, lequel se présente comme le couronnement de toute leur formation.

Notons un détail qui a sa valeur. Le père Madina préfère le régime demi-pensionnat au pensionnat complet parce que le régime de misère où vivent d'ordinaire les parents offre, à son sens, plus d'avantages que d'inconvénients du point de vue de l'éducation.

Une telle expérience valait d'être signalée, ne serait-ce qu'à titre documentaire. On pourra, bien entendu, en penser ce qu'on voudra du point de vue valeur pédagogique; une vérité indiscutable s'en dégage : l'enfant s'aligne infailliblement sur le milieu qui préside à sa croissance.

PRIMAUTÉ DE LA PROTECTION OU SYSTÈME PRÉVENTIF

Nul autant que Don Bosco n'a saisi à quel point l'enfant est un faible, et combien il importe de le protéger, de le défendre, si l'on veut pouvoir le former.

Ce sera de sa part la prise de position, qui a étonné beaucoup de pédagogues, en faveur de la méthode préventive, méthode qui prévient le mal, qui l'empêche.

— Liberté, éducation de la liberté, voilà la loi en éducation!

— Sans doute, répond Don Bosco, tout, en définitive, a tendu à cela, éduquer la liberté de l'enfant; mais pour pouvoir l'éduquer, il faut au préalable la protéger. Sans protection, la liberté de l'enfant, par le jeu des influences du milieu et des déviations de l'atavisme, ne tarde pas à devenir prisonnière. « Nous ne serions pas

ici, (en prison), disaient les détenus de Turin à Don Bosco, si nous vous avions connu plus tôt! »

Eduquer c'est d'abord défendre, c'est entourer et protéger assez longtemps pour que l'expérience de vie par la suite puisse se faire dans des conditions normales. Loi d'élémentaire bon sens.

Il faut protéger ce qui est faible jusqu'à ce qu'il soit fort. C'est la raison d'être du tuteur soutenant le jeune plant, c'est la loi de la sélection rejetant les fruits gâtés pour empêcher la contamination des autres. L'enfant corrompu et l'enfant vicieux ne sont pas éducatibles pour la raison qu'ils ne sont plus disponibles. Etat de choses qui poussera Don Bosco à créer toute une technique de la protection, de manière à *placer l'enfant dans l'impossibilité de commettre le mal*.

Cette dernière expression a paru énorme à beaucoup qui s'en sont gaussés d'ailleurs, comme si Saint Jean Bosco était un naïf et un rêveur.

Un rêveur, Don Bosco! Lui qu'une succession ininterrompue de laborieux échecs a préparé douloureusement! lui qui n'a pas cessé d'agir, d'expérimenter, et a pu donner sa conduite d'éducateur comme modèle à ses disciples! « Faites comme j'ai fait! »

Comme Notre-Seigneur, il a commencé par agir, ensuite il a parlé; il a même écrit, oh! combien prudemment: la valeur de quarante pages après quarante ans d'expérience! Dans le même laps de temps, d'autres, moins réalistes et moins prudents auraient écrit des volumes par dizaines, avant même d'avoir expérimenté quoi que ce soit. Les pédagogues en chambre, comme les stratèges, foisonnent!

En éducation, proclame Don Bosco, d'abord

défendre, d'abord protéger: primauté de la défense.

— Est-ce que tant de protection ne va pas conduire à l'étouffement?

L'objection mérite d'être formulée, et elle va nous amener à une étude plus attentive de la méthode dite préventive.

Cette méthode qui s'oppose à une manière d'éduquer en usage au temps de Don Bosco, dite répressive, part du point de vue de l'enfant, lequel point de vue prime tout.

Il est un fait patent: l'enfant est un grand faible, faible physiquement et moralement; il est de plus un inexpérimenté et un velléitaire.

L'éducateur salésien, hanté par cette vérité, voudra former, mais d'abord en protégeant. De là naîtra la loi rigoureuse de l'assistance à laquelle, par vocation, il s'astreindra. Il sera présent toujours et activement au milieu de ses enfants, comme un grand frère vivant au milieu de ses petits frères, menant leur vie, participant à leurs soucis, à leurs joies, devenu pour ainsi dire comme l'un d'eux.

Mais il vaut la peine de s'étendre plus longuement sur le côté négatif de la méthode préventive: faire éviter le mal.

Côté original, avons-nous dit, particulier à la méthode de Don Bosco.

Les novices en éducation sourient volontiers de ce qu'ils qualifient une manière étriquée et pusillanime d'éduquer.

— Pourquoi fuir le danger? Un jour ou l'autre, il faudra bien que l'enfant ou le jeune homme l'affronte!

La mode aujourd'hui est à l'affrontement.

— Faites éviter le mal! répond Don Bosco. Eloignez la contagion mauvaise! Ainsi, vous éviterez les habitudes mauvaises qui emprisonnent les volontés faibles des enfants, les plongent dans l'impuissance pendant des années, et quelquefois, telle est la tyrannie du vice, rendent impossible toute formation.

**

Don Bosco sait très bien qu'il conduit son enfant ou son jeune homme à faire un choix personnel, sans quoi son éducation serait ratée. Mais ce choix, il veut obtenir qu'il puisse le faire en toute liberté et avec le maximum de réussite.

En vue de ce choix, il s'emploie à garder l'enfant disponible. Toute la tactique de sa défense consistera donc en cela. Et ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer, surtout de nos jours.

L'âge de la formation est dominé par l'instinctif. C'est l'âge de l'imagination et des attraites sensibles, l'âge du cinéma et des illustrés. Tout voir, tout toucher, tout expérimenter. On dirait que les sens projettent leurs tentacules dans toutes les directions.

Que faut-il éviter par-dessus tout à cet âge en pleine effervescence, à cette période d'aiguillage dans la vie?

— Les expériences malheureuses, l'empoisonnement par le vice. Si on laisse corrompre la source, les conséquences désastreuses qui peuvent en découler sont difficilement prévisibles. « L'âme du jeune, dit Alban Stoz, est comme une plante au mois de mai. Ce qui se flétrit en mai

le reste pour toute la vie, et souvent pour l'éternité »

Pensée qui vient rejoindre cette réflexion impressionnante de Péguy : « Rien n'est mystérieux, comme ces sourdes préparations qui attendent l'homme au seuil de la vie. Tout est joué avant que nous ayons douze ans. Vingt ans, trente ans d'un travail acharné, toute une vie de labeur ne fera pas que ne déferle ce qui a été une fois pour toutes, avant nous, sans nous, pour nous, contre nous, avant que nous ayons douze ans. »

Or ce danger de corruption précoce n'a jamais été aussi à redouter qu'aujourd'hui.

L'ambiance générale n'est-elle pas au laisser-aller? Tout s'étale, même dans les foyers chrétiens : journaux illustrés, revues...

Les parents pour la plupart se trouvent insuffisamment avertis tant les événements ont évolué rapidement et les ont dépassés.

Les pouvoirs publics, eux, sont inertes.

Quant aux enfants, ils vivent ordinairement dans la rue, par bandes, échappant à tout contrôle des parents.

**

Quel barrage dresser devant cette marée mal-faisante? Aucune défense n'apparaît encore dans la volonté de l'enfant encore bien fragile. Neuf fois sur dix, il cède aux sollicitations du sensible.

Peu de défense également dans sa conscience en pleine formation. Insuffisamment exercée et éclairée, elle projette une lumière encore trop faible.

Chez certains, il est vrai, peut exister une sorte d'auto-défense, si la première éducation dans la famille a été très chrétienne.

Mais si elle n'a été que neutre ou déficiente, il ne faut rien espérer.

Aucun barrage suffisant n'existe donc du côté de l'enfant. C'est la lutte du faible contre le fort, de David contre Goliath.

— La force, d'où peut-elle donc venir?

— De l'extérieur uniquement.

1° Des parents ou des éducateurs, des assistants s'il s'agit des maisons salésiennes;

2° D'En-Haut, de Dieu lui-même par le moyen des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Comme on le voit, c'est la mise en mouvement simultanée des deux seules forces capables de faire obstacle : l'assistance sur le plan humain, la Pénitence et l'Eucharistie sur le plan surnaturel, ou encore l'expérience et la charité de l'éducateur d'une part, et la grâce de Dieu d'autre part.

**

Don Bosco aurait-il l'esprit étroit et court en éducation? Ses méthodes seraient-elles timorées, surannées? Manqueraient-elles d'aération?

D'aucuns le pensent qui préconisent dans le même temps la formation au grand air, — ce qui n'est pas mal en soi — la coéducation, les bandes de quartier et autres manières à la mode, des plus contestables.

En théorie pure, tout peut à la rigueur se soutenir. Sur le terrain de la réalité, les choses se passent différemment. Ceux qui chargent si com-

plaisamment Don Bosco auraient-ils perdu, selon le mot de Pie XII, le sens du péché? Oublieraient-ils en pratique qu'il existe une déchéance originelle dont il faut tenir compte en éducation?

La nature n'oublie rien, elle, ne nie rien, et un jour, brusquement, brutalement, elle réclame ses droits et c'est la catastrophe. Mieux vaut prévenir que d'avoir à guérir, dit le proverbe.

**

Au fond de tout cela, à l'origine de ces critiques, de ces comportements si divers, se trouve une conception, une philosophie de la vie.

Le péché originel a-t-il vicié l'homme foncièrement au point que dans son âme il n'est pas réformable, et qu'il y a lieu de le gouverner seulement par l'extérieur, par la contrainte? Si oui, le monde n'a qu'à devenir une caserne ou une vaste maison de redressement; conception pessimiste et fataliste.

Par contre, est-il vrai que la nature soit restée bonne intégralement sans subir aucune atteinte originelle, qu'aucune diminution, aucun affaïssement ne se soit produit? Si oui, la vie est belle : heureux enfants, heureux parents. Aucune contrainte, aucune défense, aucune intervention même! Laissons faire la nature qui est bonne foncièrement, tout poussera droit. En passant, donnez un coup de chapeau à Jean-Jacques Rousseau; car elle est de lui, cette trouvaille monumentale!

Vous êtes assez avertis pour avoir rejeté d'instinct l'une et l'autre de ces conceptions. La vérité se trouve entre les deux.

Ici, écoutons Don Bosco. Après la chute, l'homme est blessé. Il n'est que blessé, c'est-à-dire affaibli.

Il reste donc guérissable, et ce sera le rôle admirable de l'éducation que d'opérer cette guérison.

Ne pas imposer de force sans doute, mais ne pas laisser non plus la bride sur le cou.

Protéger et diriger, voilà le programme. Protéger et diriger en éclairant la conscience et en l'amenant à se conduire elle-même; protéger et diriger en fortifiant la volonté de façon à obtenir sa libre coopération dans le travail de la formation.

Protéger, diriger, deux opérations bien distinctes qui doivent marcher de pair. Protéger sans diriger, c'est aboutir à jeter dans la vie un être sans personnalité. Diriger sans protéger, c'est courir à une catastrophe certaine, à cause des nombreux dangers qui guettent l'enfant inexpérimenté. Voilà bien une pédagogie à la fois optimiste et réaliste. Optimiste parce qu'elle croit au redressement possible de l'enfant et lui fait confiance; réaliste parce que cette confiance n'est pas aveugle mais raisonnable.

Nous entrevoyons par là la solution à apporter au problème si complexe et si discuté de la liberté et de son usage.

Le jeune, il faut se le représenter comme en marche vers la liberté, vers une plus grande liberté; or, c'est l'éducation seule qui sera en mesure d'opérer ce miracle d'une liberté complète. Elle seule la dégagera de ses variations, de ses instabilités, pour la fixer définitivement.

Véritable conquête où plus l'homme sera fort

dans sa volonté, plus il saura se rendre libre.

En vérité, voilà qui ne sent guère la voie de la facilité.

Cependant, depuis la Révolution, les hommes ont trop souvent opté pour cette voie, ne prenant pas suffisamment garde à ceci, qu'étant donnée la nature de l'homme, qui dit facilité dit toujours servitude.

Livrée à la pesanteur des instincts, la liberté ne peut que sombrer. Pourtant, c'est au temps de la jeunesse que la liberté se perd ou se gagne.

**

Physionomie curieuse que celle de Don Bosco : sympathique, complexe, déconcertante aussi par certains aspects. Il y a chez lui un réalisme puissant; il applique à la poursuite de son idéal d'éducateur des abandonnés une volonté que rien ne brise, des ressources physiques, intellectuelles, professionnelles, surprenantes. Il sera le saint universel connaissant tout et en mesure d'exercer tous les métiers.

On le verra aller toujours de l'avant en agissant fortement. Ce n'est pas lui qui attendrait béatement que les caillles tombent toutes rôties du ciel. Aide-toi, le ciel t'aidera! Travaillons! travaillons! A nous le travail, à Dieu le succès! ne cesse-t-il de dire. Il aurait pu faire sienne la devise de sainte Jeanne d'Arc : « Les hommes batailleront, Dieu donnera la victoire! »

Tout en lui étonne et surprend ses contemporains; c'est une figure de révolutionnaire.

Il bouscule les idées et les habitudes de son temps.

Sa clientèle d'enfants? Celle des petits abandonnés dont personne ne veut, qu'on méprise même en les appelant les « voyous » de Don Bosco!

Sa manière d'éduquer? A l'opposé des coutumes établies. Au lieu de la distance révérentielle qui vise à sauver l'autorité, la vie en tête-à-tête, au même niveau, en vue de gagner le cœur.

Sa méthode d'éducation? La méthode préventive, la seule qui convienne aux faibles.

Au début, en présence d'un tel homme, de cette sorte de curé fou, comme on dirait aujourd'hui, les autorités prirent peur et décidèrent de l'enfermer. Par la suite, le succès aidant, son autorité s'imposa, il fit école, l'Eglise sanctionna sa manière et le Ciel vint à son tour apporter sa confirmation officielle en conférant au saint éducateur le don des miracles.

La cause de Don Bosco et de sa méthode préventive était gagnée.

L'ASSISTANCE LOI DE L'ÉDUCATION SALÉSIENNE

La loi de l'éducation telle que la désire Don Bosco c'est l'assistance. Ses religieux sont des assistants.

Pour empêcher le mal et la déformation chez l'enfant, il faut un protecteur; pour veiller à sa croissance normale, à son développement rationnel, il faut un formateur. Ces deux fonctions éducatives qui se complètent requièrent un homme d'expérience voué à cet office par charité.

Il restera au milieu de ses enfants comme les parents qu'il remplace, et de nuit comme de jour, il veillera.

Cette présence active sera sa responsabilité majeure, et lui vaudra de les connaître personnellement.

Il vivra de leur vie, se mêlera à leurs activités, à leurs jeux surtout.

Il est hors de doute que le meilleur poste d'observation c'est le jeu : les enfants s'y donnent à fond, et à aucun moment n'imaginent de se composer une attitude.

En un mot, l'assistant sera comme l'un d'entre eux. Les connaissant bien il pourra adapter à chacun le dosage approprié de conseils, de blâmes, d'encouragements. Car aucun enfant ne ressemble à un autre.

Voici, à titre d'exemple, quels conseils donnait Don Bosco à ses religieux pour les plier à ce travail essentiel d'adaptation :

« Ayez une connaissance personnelle de chaque sujet.

« Aux enfants faciles donnez de simples conseils généraux.

« Aux enfants indifférents, faites des recommandations fréquentes, ne cessez point de les encourager, et excitez-les par de petites récompenses.

« S'il s'agit d'enfants mauvais ou pervers, prenez bien soin de connaître leurs antécédents, surveillez-les constamment mais discrètement, laissez-les parler beaucoup, encouragez-les par de brefs exemples et de courtes maximes.

« Assistez comme si tous les enfants étaient dangereux, mais comportez-vous avec eux de telle sorte qu'ils croient que vous les prenez pour excellents.

« Assistez attentivement, mais sans avoir l'air de le faire. »

« Etudiez bien les caractères, les dispositions, les manières de penser... de telle sorte que vous rendiez l'obéissance facile. »

Quel fin observateur que Don Bosco !

Connaître les enfants, chaque enfant en particulier, telle est la première partie du programme; la deuxième, qui n'est pas la plus facile, consistera à capter leur confiance, à se faire aimer...

« Par les paroles, surtout par les actes, montrez, continue Don Bosco, que vous êtes exclusivement préoccupés de leurs avantages spirituel et temporel », c'est-à-dire que vous êtes désintéressés.

Les enfants, c'est un fait, aiment ceux qui vivent au milieu d'eux; ils leur font volontiers confiance et se livrent à des confidences.

Don Bosco, lui, a le don merveilleux de conquérir, par sa seule présence, la confiance d'enfants qui le voient pour la première fois.

Il paraît un jour sur une place de Rome, au milieu d'enfants qui ne l'ont jamais vu, il se mêle à leurs jeux, leur distribue sourires, encouragements, plaisanteries, il joue avec eux; le jeune auditoire conquis cherche à le retenir, et, à son départ, l'accompagne en triomphateur.

C'est le dévouement désintéressé et l'affection sincère qui créent ce climat de confiance.

L'enfant aime à se sentir aimé, et il se sent aimé quand on accepte de vivre à son niveau, de prendre intérêt à ce qui l'intéresse lui, à ses études, à ses jeux, à ses ennuis aussi.

Ce qui revient à exiger de l'assistant qu'il pratique une charité à la mesure de ses enfants, en se faisant enfant comme eux. Une telle charité si elle n'est pas toujours aisée, a cet avantage du point de vue spirituel d'être très méritoire pour l'éducateur.

**

Dans un songe curieux, le songe de la pergola, on voit Don Bosco s'élancer au milieu des roses. A sa suite, certains s'élancent aussi avec enthousiasme : une vie au milieu des roses, que cela doit être agréable ! Hélas, très vite, ils rebroussement chemin : ils avaient tout simplement oublié qu'il n'y a pas de roses sans épines et que l'éducation de la jeunesse à la mode salésienne, autant de sourires et d'attraits enchanteurs qu'elle puisse présenter en apparence, cache en vérité de nombreuses et crucifiantes épines.

Aussi, même pour les fils du saint éducateur voués cependant par leur état à la tâche de la formation, pourra naître un jour ou l'autre la tentation de rebroussement chemin et de se dégager du rude sentier fleuri.

Deux songes qui remontent à 1884 illustrent cette tentation de la dérobade.

Sous les yeux étonnés de Don Bosco apparurent soudain les cours de récréation de l'Oratoire de Turin, à deux époques distinctes, en 1870 et en 1884.

En 1870, il contemple une cour vivante et joyeuse qu'animent mille jeux divers.

La raison de toute cette vie, de toute cette joie, c'est que partout, « clercs et prêtres se mêlent au jeu des élèves ».

Don Bosco en tire la leçon de pédagogie suivante :

1° Les jeux intéressent les enfants, mais ils intéressent peu les éducateurs.

2° Pour rester au milieu des enfants et exer-

cer la charité envers eux, les éducateurs salésiens ou assistants s'intéressent aux jeux.

3° Qu'en résulte-t-il ? ce qui suit : Cet intérêt qui les met au niveau de leurs enfants engendre la familiarité, c'est-à-dire une certaine égalité de bon aloi.

4° Autre conséquence : De la familiarité, dit Don Bosco, découle la confiance ; les cœurs s'ouvrent, et la franchise règne partout.

5° Enfin, à son tour, la confiance engendre la docilité. Car les enfants se plient parce qu'ils se sentent aimés.

La cour de récréation, en 1884, se présente tout différemment. Plus de vie, ou une vie au ralenti ; plus de joie, ou une joie très diminuée ; des groupes nombreux, très souvent isolés ; des groupes dangereux même. Pour tout dire, une récréation monotone et ennuyeuse.

D'où cela peut-il venir ?

Don Bosco observe, et que voit-il ?

Un très petit nombre d'assistants prennent part au jeu des enfants.

Les supérieurs ne sont plus comme autrefois l'âme de la récréation.

Le plus grand nombre se promène, conversant entre eux sans se préoccuper de leurs élèves.

D'autres les regardent jouer, mais sans s'intéresser à eux, par plaisir personnel sans doute, comme au stade.

D'autres surveillent, mais de si loin qu'ils ne remarquent rien, et s'ils ont un avertissement à donner, le donnent toujours sur un ton de menace.

L'esprit était tel parmi ces enfants que lorsque certains supérieurs essayaient de pénétrer dans

un groupe de jeunes gens, ces derniers s'éloignaient aussitôt et se dispersaient.

On sent qu'ici, dans cette cour de récréation de 1884, l'assistant a cessé d'être l'ami; on se méfie de lui et on lui refuse sa confiance.

*
**

Quel remède apporter à un état de choses aussi lamentable et qui marque l'échec complet de l'éducation?

Don Bosco répond : le remède, c'est la charité, mais pas n'importe quelle charité. A cette charité, il faut un visage qui convienne aux enfants et aux jeunes gens. Qu'ils se sentent aimés.

Aimés dans ce qui leur plaît, et le jeu leur plaît, car il est une manifestation spontanée de leur être. Si leurs assistants jouent avec eux, ou tout au moins s'intéressent à leurs jeux, alors, ils auront une preuve sensible de leur charité pour eux.

Et ceci leur fera comprendre, ajoute Don Bosco, que c'est aussi les aimer que de leur demander des choses qui, naturellement, leur plaisent peu ou pas du tout : la discipline, le travail, la mortification de leurs passions.

Nous avons reconnu dans ces réflexions une des lois de la psychologie des jeunes. Ils comprennent difficilement à coups de raisons, il leur faut des démonstrations sensibles. L'intérêt porté à une chose qui les intéresse, eux, naturellement, est une de ces démonstrations.

« Qu'ils aiment, les salésiens, continue Don Bosco, ce qui plaît aux enfants et aux jeunes gens,

et, à leur tour, ceux-ci aimeront ce qui plaît à leurs éducateurs. »

On obéit volontiers à qui vous aime; on subit un maître que l'on redoute. L'éducation salésienne ou pédagogie de l'amour, pédagogie affective comme on l'a appelée, exige cette forme de charité.

Victor Hugo, dans les *Contemplations*, a illustré de façon délicieuse, cette loi de psychologie enfantine. Il se met en scène lui-même au milieu de ses enfants, écoutons-le :

Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait : « Père, viens !
Nous allons apporter la chaise,
Conte-nous une histoire, dis ! »
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards de paradis.
Alors, prodiguant des carnages
J'inventais un conte profond
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.
Toujours ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit
De voir d'affreux géants très bêtes,
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

Si nous savions de la sorte nous intéresser aux petites affaires des enfants, nous ne tarderions guère à régner sur leur cœur. Trop souvent, hélas, soit par égoïsme, soit par maladresse, nous ruinons notre propre influence auprès d'eux.

C'est Spencer qui observe : « Entendez les enfants qui entrent dans la chambre en criant : « Maman, regardez ceci; maman, regardez cela ! » Habitude qu'ils conserveraient longtemps si la sotte de maman ne leur défendait point de la tracasser ! »

Il en est des éducateurs salésiens qui connais-

sont leur métier comme « de ces grands abreuvoirs, où tout le monde a droit de puiser » ou encore comme de « ces choses expropriées pour cause d'utilité publique ».

On peut leur appliquer en toute vérité l'expression si juste dans sa force, du Père Chevrier, « Ils sont des hommes mangés » !

Dans la vision qui a trait à la physionomie de la cour de récréation de 1884, un très grand nombre de supérieurs se sont dérobés à cette magnifique tâche de charité par l'assistance. D'assistants, par un égoïsme insuffisamment contrôlé, ils sont devenus de simples surveillants. Ils sont là, sans doute, dans la cour mais en marge, sans se mêler à la vie des enfants. Ils n'agissent pas à la manière de véritables assistants, ils ne sont pas les grands frères au milieu de leurs frères plus jeunes; ils ne s'intéressent pas à leur vie, ou ils s'y intéressent de trop loin. Ils ne sont pas familiers, ils sont trop supérieurs.

*
**

De tout ce que nous venons d'exposer, découlent certaines conséquences naturelles dont tous conviendront facilement.

L'assistance dont l'effet bienfaisant est de protéger l'enfant afin de pouvoir en même temps le former est :

1° Un devoir de stricte justice. Le salésien doit cette charité stricte à ses enfants comme les parents qu'il remplace. Pour les enfants c'est un droit d'être ainsi soutenus dans leur faiblesse et leur inexpérience, d'être guidés par de plus expé-

rimentés qu'eux au milieu des obstacles de la vie.

2° De telle sorte que la responsabilité des éducateurs qui manquent à cette charité de leur devoir d'état est aussi lourde que celle des parents qui se dérobent à leur tâche naturelle.

3° Une dernière conséquence porte sur un point plus délicat sur lequel Don Bosco a beaucoup insisté; il a trait à toute la partie affective et sensible qui accompagne nécessairement cette loi de l'assistance. Il vaut la peine de s'étendre plus longuement sur ce point.

*
**

L'enfant, pour s'épanouir, pour donner sa confiance et se laisser conduire a besoin d'être aimé, mieux que cela : de se sentir aimé; nous l'avons longuement exposé. Son éducateur, l'assistant salésien, devra donc aimer, de façon sensible, palpable; il devra se faire aimer. C'est tout le problème de l'éducation par le cœur qui se trouve posé, de l'éducation dite affective.

Comme on le voit, nous sommes loin, avec la méthode de Saint Jean Bosco, du refoulement des sentiments naturels contre lequel on a tant écrit; bien au contraire, éducateur et enfants sont invités à développer et à affiner les sentiments si nobles du cœur, à les amener à leur plus haut degré d'épanouissement. Saint Jean Bosco, avec ses enfants, allait jusqu'à une manière de tendresse telle qu'il leur laissait à tous l'impression qu'ils étaient aimés personnellement, d'un amour de préférence.

Peut-il se rencontrer des obstacles, de véri-

tables dangers même, dans l'application d'une telle méthode? Qui ne le voit?

Ils peuvent se trouver, ces dangers, dans la sensibilité, et dans le cœur lui-même.

Premier danger : la sensibilité.

Comme les sentiments du cœur sont liés étroitement aux mouvements de la sensibilité, le danger serait que la sensibilité mal contrôlée paralyât ou commandât les mouvements du cœur.

Nous savons par quoi se traduit la sensibilité, par quelles oscillations; on les nomme : la dépression, la susceptibilité, la jalousie, l'envie, l'enthousiasme. Non gouvernée, la sensibilité peut entraîner le cœur à un amour irrationnel, comme l'amour toquade, l'amour de favoritisme ou amitié particulière; elle peut entraîner de la même façon à des mouvements opposés non moins irrationnels : l'antipathie, l'aversion inconsiderée, etc...

De tels écarts rendent la sensibilité dangereuse et nuisible. En réalité, elle est une richesse dont il faut savoir se servir, en la domestiquant, pour ainsi dire, de façon que docilement elle obéisse aux directives de la raison et de l'esprit surnaturel.

Deuxième danger : le cœur.

Pourquoi le cœur est-il un danger, lui qui est capable d'inspirer tant d'actes d'héroïsme? Parce qu'il porte en lui une tendance à la déviation, son égoïsme. L'égoïsme ou recherche de soi est la jouissance du plaisir que l'amour donne au fond du cœur. Comme un poison subtil, il se glisse insensiblement, et corrompt les affections les plus nobles, si l'on n'y prend garde. De là la nécessité d'une surveillance continue des mou-

vements du cœur, de la qualité des sentiments qu'il nourrit. Travail vraiment crucifiant auquel un éducateur salésien devra s'astreindre sans relâche.

**

Peut-être à travers tant d'exigences commence-t-on à comprendre pourquoi la vertu majeure de l'éducateur, vertu qui est une condition absolue d'acceptation dans la société salésienne, est la pureté. On ne se penche pas sur l'humain avec son cœur avec ce degré d'intimité, requis par la tâche d'éducateur, sans être parfaitement dépouillé et mortifié.

Avez-vous réfléchi, en effet, à quel degré d'équilibre, de possession de soi, lui, éducateur, doit atteindre?

Songez donc, il doit toucher son enfant par une affection vraie, surnaturelle, mais dans le même temps sensible et familière, et il ne faut qu'à aucun prix une telle affection, digne des anges, ternisse la pureté de l'éducateur et de l'enfant. Quel désintéressement, quel dépouillement, quel esprit de foi cela suppose!

Très humain et très mortifié à la fois, voilà l'éducateur salésien. Ai-je besoin de dire que la route qui conduit à un tel sommet — le mot est de l'abbé Godin — « passe par le Calvaire »?

Sans doute, entrevoit-on déjà les éléments constitutifs de la sainteté de l'assistant salésien. C'est dans sa tâche d'assistant, comme le papa, comme la maman, que d'habitude il se sanctifiera.

Dans sa vocation, il trouvera la mortification

de la présence, car il devra toujours être présent au milieu de ses enfants; la mortification de l'amour-propre puisque son horizon ce sera la classe, la cour de récréation, l'atelier, les soucis et les joies de ses petits. Véritable sacrifice dans l'anonymat. S'il a la joie de se dépenser en charité aimante, sensible, tendre, souriante, une charité fleurie comme les clairs visages de ses jeunes compagnons, à tous moments il devra contrôler le baromètre de son cœur et s'il marque l'orage ou le temps douteux, ramener l'aiguille au beau fixe.

C'est vrai, il aura la satisfaction la plus haute qu'il puisse rêver : celle d'avoir forgé un homme, futur chef, futur conducteur d'hommes, peut-être, celle, plus sublime encore, d'avoir enfanté à Dieu un de ses élus.

FORMATION PAR LA COLLABORATION ACTIVE

L'éducation de l'homme est un art difficile et long. Ce n'est pas une petite affaire que d'amener un jeune homme à découvrir son propre visage, à déceler à travers ses virtualités, sa vocation sociale, sa vocation surnaturelle de fils de Dieu, à la découvrir et, ce qui est mieux, à vouloir la conquérir de haute lutte et d'enthousiasme.

La réussite d'une vie dans sa plénitude vaut bien la peine qu'un éducateur y sacrifie ses forces vives.

Un des principes mis en avant par Don Bosco en vue de cette découverte de la personnalité, c'est l'appel à la collaboration active du sujet.

Cette manière paraît aujourd'hui naturelle, parce que les méthodes dites actives, sont plus que jamais à l'ordre du jour. A l'époque de Don Bosco, cela représentait une hardiesse exceptionnelle.

La méthode dite coercitive, en usage alors, se passait de cette collaboration. Un seul argument valait : l'autorité; j'ai dit!

Avec son assistant, Don Bosco cherche à éveiller, à susciter l'intérêt par des initiatives, des expériences, des responsabilités. Lui aussi, comme les éducateurs modernes, sait que la liberté doit être mise à l'essai, que le « toutou doit être jeté à l'eau » pour essayer ses forces.

Lisons attentivement à ce sujet certaines de ses consignes, pour comprendre que l'assistance salésienne est une véritable *loi de vie active*.

Voici l'article 210 du Règlement salésien : « Que la présence de l'assistant ne soit pas simplement matérielle, mais encore efficacement éducative. »

Pour obtenir cette efficacité éducative, il faut, de toute évidence, que l'assistance soit active, pas astreignante, mais confiante. Il faut qu'elle donne des initiatives.

Poursuivons notre lecture :

« Les assistants salésiens doivent exercer une surveillance vigilante, doivent servir de guides, conseiller et corriger. » C'est l'initiative conseillée et contrôlée, l'usage de la liberté encouragée avec prudence.

Manœuvre délicate, véritable art des arts, que de se servir ainsi des bonnes volontés pour les former. Il y faut du jugement, du tact, et une attention toujours en éveil pour détecter à temps les fausses manœuvres, réparer les dégâts, éviter le découragement, conserver la température favorable. L'enfant, le jeune homme veulent essayer leurs forces toutes neuves; c'est l'expérience qui le leur permet. Il faut certes donner des occasions

d'expériences personnelles; on ne se forme pas sans cela. Mais, remarquons-le bien, l'expérience n'est pas un principe absolu. Toutes les expériences ne sont pas également bonnes, toutes ne tournent pas nécessairement à bien, toutes ne sont pas éducatives. Il y a donc un contrôle de l'expérience qui s'impose, à l'assistant salésien de s'en charger; à lui de donner l'occasion d'accomplir certaines initiatives qu'il sait formatrices, éducatives; à lui de contrôler les expériences ou suggestions confiées pour savoir si elles tournent bien, si elles ne vont pas à l'opposé de ce qu'on attendait. Sur chacun de ces points, on voudrait des exemples. Pour peu qu'on ait l'habitude des enfants et des jeunes gens, il sera facile d'en découvrir un grand nombre dans le champ d'action qui est le leur : jeu, travail, piété, théâtre, etc...

*
**

J'en dirai autant de la liberté qui n'est pas une fin en soi comme trop souvent on a l'air de le sous-entendre dans la manière de conduire les enfants.

La liberté, comme l'initiative, a besoin d'un contrôle; sans quoi très rapidement elle tourne à l'abus.

Don Bosco veut avant toutes choses qu'on fasse connaître la loi, le règlement aussi clairement que possible; il demande qu'on y revienne sans cesse pour apporter les précisions nécessaires.

Ceci fait, il appartiendra à l'enfant et au jeune de s'exercer librement à les mettre à exécution,

avec l'aide paternelle et bienveillante de ses assistants, qui doivent se comporter en tout « comme de tendres pères », « corrigeant aimablement », c'est-à-dire remettant dans la voie droite à la manière salésienne qui est aimable, chaque fois qu'il se sera produit une fausse orientation ou une déviation.

Nous avons cité à dessein les expressions employées par Don Bosco, pour montrer qu'il s'agit bien de liberté contrôlée par l'assistant, d'expériences personnelles avec le secours de l'éducateur, son encouragement de temps en temps, sa mise au point par le conseil approprié qui précède, au besoin la correction qui suit.

Tout cela accompli dans une ambiance d'amabilité, de confiance réciproque, de loyauté qui sont comme les conditions indispensables de la formation et de l'épanouissement de l'enfant, lequel se sent suivi avec intérêt et amour.

*
**

Cette liberté ainsi guidée, Don Bosco la veut absolument.

Au rédacteur du *Journal de Rome*, venu pour l'interroger sur son système, Don Bosco répond le 25 avril 1884 : « Mon système, il est très simple ! Je laisse aux jeunes gens pleine liberté de faire ce qui leur plaît le plus. Ainsi se manifestent leurs bonnes dispositions que, par la suite, je développerai. »

Ceci est le principe, en voici l'application :

Article 93 du Règlement salésien : « Qu'on donne toute liberté pour sauter, courir et crier à cœur-joie ! »

C'est le champ d'expérience des délassements. On peut se livrer à tous les modes de délassements, de divertissements pourvu qu'ils ne tournent pas au mal ou à l'abus.

On vit Don Bosco lui-même se livrer sur ce chapitre à des exercices et à des initiatives d'une hardiesse telle qu'il serait difficile de les imiter ou de les proposer à l'imitation sans danger de se briser les reins ou de se rompre le cou !

Article 94 : « Ne contraignez jamais les enfants à la réception fréquente des sacrements ; donnez-leur seulement toute facilité, de façon qu'ils les reçoivent avec plaisir et profit. »

Voilà pour la liberté dans l'exercice des devoirs envers Dieu. Sur ce point, de fortes traditions existent dans les maisons de Don Bosco qui consacrent cette volonté de respecter la liberté de l'enfant. Citons l'habitude de la Communion en ordre dispersé, si je puis ainsi parler ; la présence de plusieurs confesseurs tous les jours, et d'un confesseur extraordinaire tous les mois.

Article 104 : « Qu'on parle peu et qu'on agisse beaucoup auprès des enfants, et qu'on les mette à même d'exprimer librement leurs pensées. »

Voilà pour la liberté de pensée et d'expression qui permet de connaître l'enfant et d'apporter remède, le cas échéant, aux déformations qui ont pu se produire, de « rectifier, corriger tout ce qui est à l'opposé de l'éducation chrétienne ».

Dans tout cela, on l'a bien remarqué, il s'agit d'amener l'enfant à prendre conscience de sa personnalité, et qui mieux est, à prendre en mains le gouvernement de lui-même.

**

Voilà pourquoi Don Bosco est ennemi de cette trop grande discipline, qui nuit à la spontanéité et au jeu de l'initiative. A cet effet, on le verra retarder le plus longtemps possible l'introduction de l'habitude, passée aujourd'hui dans les mœurs, de faire aller les enfants en rangs : ce jour-là le rendit triste jusqu'aux larmes, nous disent ses biographes.

Sa pensée profonde sur un tel sujet, Don Albéra nous la livre : « Il tenait absolument à écarter de ses maisons toutes dispositions disciplinaires tendant à limiter en quoi que ce soit leur liberté d'enfants de la famille. »

En d'autres termes, il ambitionnait pour eux, cette même liberté, cette même franchise d'allure qu'offrent à leurs enfants les familles chrétiennes normalement constituées.

Car il savait très bien qu'une volonté qui n'a pas su se déterminer elle-même, recevrait-elle en toute docilité l'impulsion venue d'autrui, cette volonté, on ne saurait se fier à sa constance. Comme son modèle et inspirateur Saint François de Sales, il pensait que les jeunes se gouvernent non par les pieds, mais par la tête.

En vérité, elles ne sont pas d'un timoré les réflexions suivantes qui viennent en confirmation de tout ce qui précède : « J'exige à certains moments de la journée, le silence, mais sans prêter attention à certaines transgressions légères qui sont le fait de l'irréflexion. En dehors de ce temps, je laisse toute liberté de crier, de chanter, même dans les couloirs; je demande seulement qu'on

respecte les murs! Un peu de bruit vaut mieux qu'un silence forcé ou suspect, »

Prendre ses responsabilités, être capable de jouer à plein le jeu de la vie, comme Dieu le demande à chaque homme, tel est le couronnement de ce long travail d'invitation à la collaboration active de la part de l'enfant.

Faire réaliser à l'enfant le style de vie qui lui est propre, et qui lui permettra d'être sur le plan social et spirituel l'être providentiel sur lequel d'autres s'appuieront, voilà à quoi doit aboutir en définitive toute cette attention patiente et charitable de l'assistant. Lui disparu, le style de vie restera comme quelque chose de naturel, « d'entré dans le sang », de définitif.

**

C'est à la lumière de la formation active de l'enfant par le moyen des diverses initiatives compatibles avec son genre de vie qu'il faut juger le problème si discuté des sanctions ou punitions.

Tout d'abord, disons que l'esprit de l'éducation salésienne réproouve absolument la punition comme clef d'un système éducatif. Don Bosco, en principe, n'exclut pas la sanction, sinon il faudrait admettre en principe que l'enfant est parfait et que dans l'exercice de sa liberté, il ne peut dévier en rien; seulement, dans son système familial, la punition ne doit faire son apparition qu'exceptionnellement, puisque par le moyen de l'assistance, il tend à en supprimer la source. S'il faut la faire intervenir, Don Bosco aura une manière telle de l'appliquer, que son enfant ne sera pas découragé dans ses essais d'initiatives;

bien au contraire, il bénira son assistant d'avoir souligné si charitablement une tendance mauvaise susceptible de compromettre sa vie.

« Dans la mesure du possible, dit Don Bosco, que l'on n'ait jamais recours aux châtiments. » Le principe est nettement exprimé, la punition viendra en dernier ressort quand tout aura été épuisé :

1° Dans l'ordre de la raison, puisque l'enfant aura été fréquemment éclairé par son assistant sur le devoir qui s'impose et sur la sanction que comporterait le manquement à ce devoir.

2° Dans l'ordre de la conscience fréquemment alertée, elle aussi, et rendue très délicate par une éducation religieuse poussée, et par la réception habituelle des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

3° Dans l'ordre du cœur. On aura fait appel maintes et maintes fois aux sentiments de l'enfant, à son affection, à son bon cœur, à la peine qu'il ferait en cas de transgression.

Trois barrières sérieuses opposées à la légèreté de l'enfant. Cependant, elles ne seront pas infranchissables, et il est prudent d'envisager un jour ou l'autre leur franchissement.

La « mesure du possible » étant dépassée, on en vient à la punition dans l'intérêt même de l'enfant.

Écoutons les précieux conseils que donnait Don Bosco, âgé de soixante-cinq ans, sur les châtiments; ce seront ses dernières directives.

« Avant d'infliger le moindre châtiment,

« 1° Supputer le degré de culpabilité de l'enfant;

« 2° Si l'avertissement suffit, ne faites pas de reproches;

« 3° Si le reproche suffit, n'employez pas le châtiment. »

On aura remarqué la gradation. Après avoir bien pesé le degré de culpabilité, s'il y a lieu donner un avertissement. S'il suffit, tant mieux, le remède est trouvé.

S'il ne suffit pas, faites un reproche. C'est déjà plus grave, et l'enfant sera obligé à plus de réflexion.

Ce n'est qu'en troisième lieu, après l'inutilité de l'avertissement et du reproche qu'interviendra le châtiment proprement dit. Ce sera bien en dernier ressort, à la toute dernière extrémité : comme l'on sent Don Bosco préoccupé de ne pas étouffer la spontanéité de l'enfant, de ne pas perdre sa confiance, de ne pas fermer son cœur.

Puisqu'il faut en venir à la punition, le grand principe à appliquer est le suivant : qu'elle soit toujours éducative.

— Qu'on n'emploie aucun châtiment corporel : ce serait odieux.

— Que la punition soit donnée en particulier, en tête-à-tête, afin de pouvoir l'accompagner du mot d'encouragement qui convient, et aussi de l'explication qui en montre le bien-fondé. « A l'exception de quelques cas très rares, que corrections et châtiments ne soient jamais infligés en public, mais en particulier, loin des camarades. »

— Et toujours dans un esprit de grande douceur. « Gardez-vous quand vous êtes en colère et dans l'agitation de reprendre et de corriger afin que les jeunes ne pensent pas que vous agissez

avec passion. Attendez quelques jours, que soit tombée votre colère, éteinte votre indignation, et passé le feu de votre impression. » Ce n'est pas, dit le proverbe, à la passion qu'il appartient de corriger la passion.

**

On raconte à ce sujet, qu'une nuit entière Don Bosco avait ruminé une lettre qu'il avait le dessein d'écrire pour réprover un manquement. Au matin seulement il s'était mis à l'écrire.

Se ravisant tout à coup, il planta là son texte.

« Je suis en colère, s'écria-t-il, ce papier ne sera pas signé de moi, mais de ma colère...! » Et de s'occuper à autre chose.

Dans la journée, il se remit de nouveau à sa lettre; comme la colère le dominait toujours, il s'arrêta encore.

Vint le soir; la lettre n'était pas encore écrite.

Elle ne le fut pas, car Don Bosco s'était rendu compte alors qu'il avait agi sagement en ne manifestant pas son indignation.

Tel était Don Bosco en fait de châtiments.

« Il faut toujours, ne cessait-il de répéter, proportionner la pénitence au péché. » Ce qui revient à dire, quand il s'agit de l'enfant, surtout, ne pas séparer le péché de ses causes, car les causes expliquent tout, et c'est pourquoi en y regardant de près, l'enfant sera plus à plaindre qu'à blâmer : il est tellement faible, tellement léger, tellement influençable!

Enfin dernière remarque. Comme l'enfant se prend par le cœur, que son assistant aura constamment fait appel à ce ressort admirable de

son âme, même en punissant, ce sera encore du côté du cœur qu'il faudra regarder, en « pinçant, comme on dit, la corde sensible ». Punir, oui, puisqu'il le faut, mais en faisant appel à sa générosité qui est quasi inépuisable : « Je suis bien sûr que je puis compter sur toi! Tu ne voudrais pas me faire de la peine! »

Seuls les débauchés sont insensibles à ces procédés.

Une fois donnée la correction, tout oublier et redonner la même confiance affectueuse qu'auparavant.

Par de tels procédés l'enfant est invité pour ainsi dire, à participer à son propre redressement, à le comprendre, à le vouloir. Il ne sera pas rare de voir l'enfant ainsi traité se redresser définitivement et même exprimer plus tard publiquement sa reconnaissance à ses éducateurs pour leur bonté ferme à son endroit, sans quoi son avenir eût pu être compromis.

**

Dans sa manière de faire appel pour l'éducation à la collaboration active de ses enfants, on aura remarqué que Don Bosco se rencontre avec les éducateurs modernes et se montre même aussi audacieux qu'eux. A mon avis il fait entrer dans son jeu éducatif des moyens supérieurs. Sa technique éducative met en avant trois facteurs qui lui sont propres :

1° Un technicien qui est un religieux, entendez un homme qui est par vocation voué au travail de l'éducation, suivant une méthode spéciale, spécifiquement salésienne, l'assistance.

2° Une ambiance dont nous reparlerons. A cette ambiance Don Bosco tient absolument : il estime que sans elle, toute sa manière éducative se trouverait dénaturée. En quoi elle consiste ?

A reproduire d'aussi près que possible le climat d'une famille chrétienne où l'enfant se sentira aimé, compris, encouragé comme chez lui, où il respirera à l'aise, où il s'étalera, pardonnez l'expression, sans crainte, laissant à son assistant toute facilité pour l'étudier et le comprendre.

3° L'action « dans le milieu » de groupements « du milieu », les Compagnies, les uns très élargis, véritables groupements de masses ; les autres plus restreints, parce que plus exigeants, et où l'on vise à une action personnelle. Dans un de ces groupements, la Compagnie de l'Immaculée, due à l'initiative du Bienheureux Dominique Savio — chose curieuse et très audacieuse pour l'époque — ce sont les jeunes gens eux-mêmes qui assurent la direction du groupe, un prêtre ou un aumônier restant simple conseiller. C'était, avant l'heure, l'application de la méthode de l'Action catholique que préconisera le grand pape Pie XI.

Sage et audacieuse en même temps, ce sont bien là les qualificatifs qui conviennent à la formation active telle que la conçoit Don Bosco.

Audacieuse par la confiance donnée à l'enfant dans les initiatives les plus diverses, sage par le contrôle intelligent et discret qui s'exerce auprès de lui en vue d'éviter les écarts et les casse-cous possibles.

— C'est du gros bon sens tout cela, direz-vous, et pas plus !

— Sans doute, mais n'est-ce pas dans une chose aussi délicate, d'où va découler la conduite d'une existence, qu'il convient coûte que coûte de découvrir et de suivre la ligne du plein bon sens ?

Don Bosco n'aurait-il eu que ce seul mérite, qu'il aurait bien travaillé pour la cause de l'éducation active.

PRIMAUTÉ DU SURNATUREL EN ÉDUCATION

Pour Don Bosco, éduquer, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est d'abord prier, faire prier, et après, enseigner la religion. Sans connaissance religieuse approfondie, on ne possède pas une conscience éclairée et sûre, et l'homme se dirige par la conscience, il vaut toujours ce que vaut sa conscience.

Eduquer, c'est donner la grâce de Dieu en la mettant dans les âmes.

C'est évident, la réaction première de Don Bosco est chrétienne et sacerdotale. Il ne pense pas méthode, technique d'abord, il pense grâce en premier lieu. Cette manière de juger et d'agir le différencie de beaucoup d'éducateurs contemporains même chrétiens qui sont, avant tout, préoccupés de la valeur d'une technique.

Ce point n'a pas été assez remarqué, et il

mérite de l'être, aujourd'hui surtout, où le pas est donné en pratique à l'humain de préférence au surnaturel.

Don Bosco affirme : le spirituel d'abord, ou primauté du spirituel.

Une prise de position aussi nette, aussi péremptoire, étonne de nos jours, comme elle étonnait déjà au temps de Don Bosco où l'influence naturaliste était prépondérante. Voici un fait qui en dit long sur l'état d'esprit qui régnait alors. Don Bosco se verra retirer la direction d'un séminaire — vous entendez bien : d'un séminaire — sous le prétexte assez curieux, je cite, « que la piété y était trop ostentatoire, et l'usage du sacrement d'Eucharistie trop abusif ». Tant de Communions sentaient le système jésuite.

Et Don Bosco avait beau faire remarquer qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour conserver les vocations, et en même temps pour éduquer la jeunesse, peine perdue, on ne voulait à aucun prix — je cite toujours — de son « fanatisme religieux » !

Pourtant son ambition de prêtre n'avait rien que de très naturel. Elle consistait à établir les bases d'une pédagogie essentiellement chrétienne, dérivant en droite ligne de l'Evangile, et à ordonner tout le beau et noble travail de l'éducation à ce primat du spirituel et de l'éternel.

« Quand un enfant me vient à l'Oratoire, mon être tout entier exulte, s'exclamait-il, parce que j'y vois une âme à sauver ! »

Pie XI par la suite pourra appliquer à cette manière éducative les qualificatifs suivants qui se passent de commentaires : « Education chré-

tienne, profondément, complètement, exclusivement chrétienne et catholique ». Autrement dit, pour employer l'expression originale de La Varende, chez Don Bosco, dans ses maisons, « Dieu est chez lui; il y est locataire! »

*
**

Par quels cheminements en était-il arrivé à cette attitude définitive, cela vaut la peine d'être remarqué.

Lors du songe qu'il eut à neuf ans, les consignes suivantes lui furent données :

« Ne les frappe pas (les enfants); il faut d'abord les instruire et leur enseigner le prix de la vertu. »

Vous aurez remarqué les trois consignes, enseignement religieux, fuite du péché, amour de la vertu; en d'autres termes : formation de la conscience par le moyen de la science religieuse.

Toujours dans le même songe, il lui est encore dit : « Je te donnerai une maîtresse très sage. C'est elle qui t'enseignera la véritable science, sans laquelle toute sagesse est folie. » Cette maîtresse de science qui lui apparut dans le songe était la Sainte Vierge elle-même. Elle indiquera à Don Bosco par quoi commence l'éducation, à savoir, la connaissance de la science du ciel, de la pureté en particulier.

Eclairé par ces révélations et d'autres encore, qu'il serait trop long de citer et qui toutes donnaient les mêmes consignes, Don Bosco arriva à cette certitude qu'il avait une mission et qu'elle consistait à conquérir les âmes des jeunes. La

condition première pour les conquérir était de les rendre chrétiens, primauté du spirituel.

Par la suite, l'expérience le conduira à d'autres découvertes, à celle-ci notamment, que l'institution ou l'école est l'instrument le plus puissant de christianisation du monde.

Et nous le verrons rester fidèle toute sa vie à ces premières consignes et découvertes. Un exemple entre cent :

Nous sommes en 1848, en pleine fièvre révolutionnaire; la jeune Italie est en ébullition. Dans le monde officiel, on pense que l'éducateur si hardi du Val d'Occo, si ami du peuple, voudra bien se joindre aux manifestations populaires auxquelles, du reste, le jeune clergé d'alors ne se privait pas d'assister :

— Votre place, Don Bosco, est à la manifestation avec vos jeunes gens!

— Tant d'autres seront si heureux de s'y trouver à notre place... et puis je suis un simple prêtre, mon rôle est de prêcher, de confesser, d'enseigner le catéchisme...

Et le lendemain, jour de la manifestation, au lieu d'envoyer ses enfants se griser de cris de guerre et de chants révolutionnaires, Don Bosco leur fit faire une procession autour de la maison Pinardi, derrière une statue de la Madone qu'il venait d'acheter.

Un autre fait aussi révélateur :

Toujours en cette même année 1848, à l'occasion de certaines conquêtes politiques arrachées au roi, de grandes manifestations furent organisées. Le marquis d'Azeglia vint inviter Don Bosco.

— L'Oratoire est une pauvre famille; on se

moquerait de nous si l'on nous voyait à de semblables fêtes... répond Don Bosco.

Comme le marquis, vexé, insiste et menace de retirer ses faveurs à Don Bosco :

— Invitez-moi, Monsieur le Marquis, partout où un prêtre peut exercer la charité, et je m'y rendrai avec le plus grand plaisir. Mais je suis fermement décidé à rester étranger à la politique.

Précisément, le moment était venu de la récitation du chapelet, et la chapelle se remplissait de garçons.

— Quelle prière font-ils? demande le marquis.

— Ils récitent le chapelet.

Geste dédaigneux du marquis...

— Comment, vous Don Bosco, un homme aux idées modernes ou prétendu tel parce que vous apprenez à lire...

— Et à travailler et à prier, ajoute Don Bosco.

— Ah oui! Et quel profit y a-t-il à enfilier ainsi cinquante *Ave Maria*?

— Monsieur le Marquis, c'est sur cette pratique qu'est fondée notre Institution.

*
**

On a pu élever une critique contre la multiplicité des prières. Reste à se demander quel est le bien-fondé d'une telle critique. Ne serait-elle pas l'indice d'un faux esprit sur la piété ou d'une confusion grave? Comme si la vie tout entière ne devait pas être informée d'esprit chrétien et comme si le réveil fréquent de la foi ne donnait pas la chance d'un soulèvement surnaturel inin-

terrompu, d'une fermentation constante! « La vie chrétienne, a noté fort justement Mauriac, est comme tout ou rien, et le vrai drame chrétien serait de ne pas savoir choisir et de rester enlisé au flanc du Thabor incapable d'évasions comme d'avancements. »

Ce « tout ou rien », en vue de la formation de la jeunesse, ces leviers de commande et de soulèvement sans quoi rien ne peut marcher, Don Bosco, après les avoir découverts lui-même progressivement, nous en livre le secret : la conscience éclairée par un enseignement religieux intensif, la grâce méritée par la prière fréquente et l'usage également fréquent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, en d'autres termes, la conquête des esprits par l'enseignement de la vérité, celle des cœurs par la grâce de Dieu.

Une vérité d'histoire qu'il ne faut jamais oublier, les Fils de Don Bosco sont nés avec le catéchisme et pour le catéchisme. Le premier geste du jeune prêtre du Val d'Occo célébrant sa messe à l'église de Saint-François d'Assise et accueillant Barthélemy Garelli sera de lui faire le catéchisme.

Les autres jeunes gens qui viendront après lui, et qui constitueront la première clientèle salésienne, il les réunira pour leur enseigner la religion.

Nous pouvons donc, en toute vérité, déclarer que le Patronage, première création de Don Bosco, l'a été en vue du catéchisme à enseigner. Tout le reste : jeux, promenades, théâtres, etc., s'y sont ajoutés en vue de faciliter cette mission fondamentale de l'enseignement de la religion.

Ainsi donc, patronages et institutions de Don Bosco sont des lieux de religion, si je puis ainsi parler, où l'on désire former en premier lieu de bons chrétiens, des oratoires où l'on prie, où l'on apprend sa religion, où l'on s'exerce à vivre chrétiennement par le moyen des fêtes et du dévouement dans l'Œuvre.

**

Le salésien est par vocation un catéchiste, celui qui fait le catéchisme, qui est le spécialiste de la science religieuse.

Don Bosco vise tout particulièrement la formation de la conscience de l'enfant; or, la première condition pour la former, c'est de l'éclairer. Une conscience aveugle ou erronée est plus dangereuse qu'utile.

Eclairer, enseigner, créer des convictions fortes, voilà qui explique l'insistance de Don Bosco à réclamer de tous ses collaborateurs l'enseignement de la religion.

On raconte qu'un soir d'année scolaire, le saint éducateur demanda à Don Rua où en était l'enseignement du catéchisme.

— On le fait une fois par semaine.

— Eh quoi! répartit avec vivacité Don Bosco. Où sont les Règles? Que devient la Congrégation? Ne te souviens-tu pas du temps où nous faisions le catéchisme? Quoi! une Congrégation qui a commencé par le catéchisme en est là!

Don Rua, confus comme l'on devine, déclara qu'il était prêt à faire tout ce que Don Bosco désirerait. Et il rentra à l'Oratoire dans ces dispositions. Et voici que le lendemain, il trouva

sur son bureau un billet écrit de la main même du saint :

« Tu sais ce dont nous avons parlé hier soir; il importe sans retard de le mettre à exécution. »

Ce petit fait montre bien quelle importance de tout premier ordre Don Bosco donnait à l'enseignement de la religion.

Du reste, un des premiers chapitres généraux salésiens abordera cette importante question pour déclarer :

1° Le catéchisme est le ministère le plus important du prêtre.

2° Une des plaies de l'Eglise, c'est l'inertie à faire le catéchisme.

3° N'oublions jamais que le catéchisme a donné naissance à la Société Salésienne; elle n'est que le développement de cette œuvre embryonnaire du catéchisme qu'était le premier Patronage de Turin.

**

Eclairer l'âme, la meubler, éclairer la conscience, l'asseoir sur des assises solides, voilà le but que se propose Don Bosco.

D'ailleurs, que demande l'enfant? D'être convaincu? Non, il demande d'être nourri; car il a naturellement faim de Dieu. Avec lui, arrière les syllogismes et les raisonnements compliqués! Son âme s'ouvre au divin d'instinct et par sympathie naturelle.

Donner la foi cela consiste tout simplement à amener l'âme au contact de Dieu en lui faisant accepter sa souveraine autorité, seul argument valable en une affaire de cette nature; ce qui

revient en d'autres termes à faire confiance à l'efficacité de la lumière, laquelle opère toujours par sa propre vertu dans les âmes de bonne volonté.

« Mettons la lumière en face des yeux, a dit judicieusement quelqu'un, par une exposition et une présentation adéquates et restons tranquilles ! Par elle-même la vérité est lumineuse et les yeux de l'homme sont faits pour elle. »

Remarquons toutefois que si l'on parvient à satisfaire la raison ce sera autant de gagné pour la solidité des convictions. En même temps qu'elle est lumineuse la vérité est chose vivante ; semblable à un germe elle croît et porte son fruit tôt ou tard.

Et nous savons trop par expérience quel grand péril court la foi en ne se développant pas autant et plus que la science profane.

« Foi non éclairée, a-t-on observé très justement, ne disparaît pas mais se pourrit. » Le mot est fort ; il exprime avec vérité la déformation qui en est la conséquence.

Comment est-il possible que de la bouche de chrétiens des plus autorisés puissent s'élever des condamnations telles que celle-ci : « Je certifie qu'aux environs de 1905 — il s'agit d'un collège chrétien — l'instruction religieuse était à peu près nulle ! Guère plus les maîtres que les élèves ne semblaient y attacher d'importance ! »

C'est contre de telles habitudes trop souvent en vigueur de son temps qu'a voulu s'élever Don Bosco.

Primauté du spirituel, telle est sa position, et nous avons dit qu'elle était la sagesse même.

De nos jours, emboîte-t-on le pas à la suite

de Don Bosco ? Au patronage, très souvent, ne voyons-nous pas l'extérieur, les jeux, les distractions prenant le pas sur le spirituel ?

Dans les écoles, la religion n'a-t-elle pas trop souvent la place du parent pauvre ?

Et dans la vie ordinaire n'arrive-t-il pas que la valeur du métier passe avant la science religieuse ?

Sans doute, les deux sciences : l'humaine et la divine, sont nécessaires, mais il faut respecter l'ordre d'importance.

En apostolat, ne constate-t-on pas la même tendance à rechercher le truc, le procédé, le moyen humain, et à négliger la prière, l'enseignement religieux, le divin, en un mot ?

Il faut, comme on dit, rester incarné, coller au réel, mais ne pas perdre de vue pour autant que ce sont là moyens humains pour conduire à une fin qui est surnaturelle. Les moyens ne doivent jamais faire perdre de vue la fin.

Par cette série de questions qui soulèvent les problèmes les plus brûlants de l'heure, nous nous serons rendus compte que Don Bosco a toujours raison, aujourd'hui comme hier, d'avoir, à côté de la primauté de la défense et de la collaboration, préconisé en éducation la primauté du spirituel.

ROLE ÉDUCATIF DES SACREMENTS DE PÉNITENCE ET D'EUCARISTIE

La méthode préventive la mieux appliquée, l'assistance la plus charitable suffisent-elles pour assurer l'éducation d'un jeune? Don Bosco ne le pense pas.

Aussi fait-il appel à d'autres concours qui doivent aller de pair et même précéder. L'enseignement religieux, dont nous avons défini l'importance, est un de ceux-là.

Il en est d'autres de la même importance, et beaucoup, pour ne l'avoir pas suffisamment remarqué, ont perdu courage en plein essor éducatif.

Ces autres moyens, Don Bosco nous les indique : « La confession, la communion fréquentes, la messe quotidienne sont les colonnes qui doivent soutenir l'édifice de l'éducation dont on veut écarter le fouet et les menaces. »

Ou encore : « Sans l'usage de la confession et de la communion, il est impossible d'éduquer les jeunes, car sans ces sacrements, personne ne peut être sûr de la moralité. »

Techniques humaines les mieux appropriées comme l'assistance et la pédagogie affective, tout cela est fort bien, déclare Don Bosco. Avant cela, il faut mettre en action une formation religieuse profonde et une vie de piété intense.

Au contact des passions de l'adolescence qui vont mener le rude assaut, l'âme des déshérités de Don Bosco résistera-t-elle?

Certainement non.

L'habileté des meilleurs psychologues, des meilleurs éducateurs s'avère insuffisante comme les disciplines de vie les mieux étudiées. Rappelons-nous saint Augustin esclave de ses passions jusqu'à trente-cinq ans, confondu de honte devant son abjection mais prisonnier.

Autant dire que l'homme seul est impuissant, il lui faut la force de Dieu.

Dans sa biographie de Don Bosco, Cras déclare que le saint faisait passer la culture de la pureté chez ses enfants par le moyen de la confession et de la communion fréquentes, avant les procédés pédagogiques les mieux étudiés.

**

Ainsi s'explique que Don Bosco éducateur ait été un grand confesseur.

Les trois endroits où l'on trouvait Don Bosco, c'étaient la cour de récréation où jouaient ses enfants, les routes qu'il arpentait pour trouver

de l'argent, et le confessionnal. Ce dernier point n'a pas été assez remarqué.

Du confessionnal on peut dire qu'il était son poste de combat. Il ne faisait aucune réunion sans qu'il y eût confessions. Et ces confessions avaient lieu un peu partout : dans la chapelle, dans les granges, sur les chemins, même dans les prés. Huysmans écrit : « Le souvenir nous est resté de cet admirable prêtre confessant dans ce pré qu'il avait loué... Il s'asseyait sur un petit tertre et, à distance, formant le cercle, des enfants à genoux faisaient leur examen de conscience.

« ... Et l'on voit Don Bosco, avec sa physiologie débonnaire de vieux curé de campagne, prenant celui de ses pénitents qui a terminé, par le cou. Il l'enveloppait de son bras gauche en appuyant légèrement la tête de l'enfant sur son cœur; ce n'était plus le juge, mais le père qui aidait le fils dans l'aveu souvent si pénible des moindres fautes. »

Il confessait à toute heure, et quelquefois très tard, jusqu'à onze heures du soir et même plus à certains jours.

Pour lui, la confession passait avant la nourriture, avant les visites. Il fit attendre un jour deux personnages illustres pendant deux grosses heures à cause des confessions.

« Quand c'est le moment, leur disait-il en riant pour s'excuser, il faut le saisir au vol ! »

Il n'arrêtait pas de recommander la confession fréquente. « S'il devait parler deux soirs de suite, déclare Don Rua, il parlait au moins une fois de la confession, et s'il ne devait parler

qu'une fois, il ne manquait pas d'y faire quelque allusion. »

Ces confessions étaient courtes et pas ennuyeuses du tout : deux, trois phrases bien appliquées, et c'était fini!

*
**

Dans l'esprit de Don Bosco, une maison va mal quand les confessions y sont rares.

Pour son temps il fait figure de hardi novateur en cette matière. La négligence relativement à la confession des enfants était générale alors. Pauvres petits! ils étaient la quantité négligeable et peu s'en occupaient.

Don Bosco, lui, voudra la confession fréquente de ses enfants pour deux raisons :

1° En vue de la communion fréquente à laquelle il engagera ses enfants avec insistance;

2° En vue de la formation de leur conscience.

Les deux raisons ont une portée éducative.

Il ne faut pas oublier que la jeunesse est l'âge des réactions vives, autant dans le sens du bien que dans le sens du mal.

Don Bosco montera pour ainsi dire la garde autour de ses enfants et voudra en avoir comme le contrôle. Cela lui était plus facile puisqu'il les confessait tous et que de plus le Bon Dieu l'avait gratifié du charisme exceptionnel de la lecture dans les consciences.

Par le règlement de ses maisons, il aura le contrôle de l'extérieur; par la confession, celui de l'intérieur.

Don Bosco tenait cette passion pour la confes-

sion de son inspirateur, saint François de Sales, qui, lui aussi, était un confesseur remarquable.

Pour l'un comme pour l'autre, la confession sera autre chose que l'instrument de la rémission des péchés, elle sera surtout l'instrument du contrôle de soi : victoires sur les défauts, lutttes pour l'acquisition des vertus.

La conscience éclairée par l'enseignement religieux reste toujours un peu hésitante quand il s'agit de passer à l'action. Il y a des échecs, des découragements, de fausses manœuvres. La confession doit servir à faire le point et à tout remettre en place.

S'il s'agit des défauts, même effet bienfaisant. D'être obligé de se confesser, cela nécessite un examen sérieux, lequel a pour effet d'apprendre à mieux se connaître. D'autre part, par l'accusation et le repentir renouvelés, les habitudes mauvaises ne peuvent plus travailler dans l'ombre et se fortifier. Leur travail, semblable à celui de l'araignée, est continuellement défail.

A cet exercice de l'examen qui produit la connaissance de soi, vient s'ajouter le travail du confesseur lui-même. Son rôle est d'être juge. Il est juge en effet de la valeur d'appréciation portée sur soi-même, juge de l'efficacité de la résolution qui a été prise.

Enfin, la grâce du sacrement produit son effet, celui du vrai repentir, de la crainte et de la haine du péché, de l'affermissement de la volonté.

Pour résumer, les effets de la confession fréquente se ramènent à trois : le contrôle de soi, le contrôle par le confesseur, les grâces du sacrement. Et peut-être aussi la libération psychologique qu'entraîne l'aveu.

**

Deux écueils de la confession fréquente seront sans cesse signalés par saint Jean Bosco : le manque de sincérité et de ferme propos.

1° *Le manque de sincérité :*

Sur ce point, il insiste sans arrêt. Le Bon Dieu l'a doté de lumières exceptionnelles pour lire dans les âmes et y découvrir les péchés qu'on y cache honteusement. *Ex abrupto*, à celui-ci il déclare péremptoirement : « Confessez-vous depuis telle date ! »

A celui-là : Vous avez caché tant de péchés, ou bien tels ou tels péchés...

« Je sais de science certaine que le démon fait des ravages terribles dans les âmes de nos jeunes gens en leur inspirant la honte de leurs fautes.

« Cela fait pitié de voir l'état de conscience des neuf dixièmes de mes jeunes gens ! Rien n'y fait. »

De là son insistance à recommander la confession sincère. « Sur vingt prédications relatives à la confession, disait-il à un prédicateur, vingt et une fois parlez de la sincérité. »

De là aussi sa volonté de sauvegarder coûte que coûte la liberté du sacrement de Pénitence. Il voudra qu'il y ait toujours plusieurs confesseurs à la disposition de ses enfants et tous les mois il fera appel à un confesseur extraordinaire.

Il serait trop long de citer tous les songes qui se rapportent à la sincérité dans l'usage du sacrement de Pénitence. Citons-en quelques-uns cependant.

Le songe des trois lacets du démon : il s'agit d'un aveu du démon lui-même.

Le premier lacet : faire cacher des péchés en confession.

Le deuxième lacet : obtenir des confessions sans contrition.

Le troisième lacet : pousser au manque de ferme propos.

Le songe du singe sur les épaules : dans ce songe, ceux qui ont un singe sur les épaules ont manqué de sincérité.

Le songe de la roue et de la lentille : Don Bosco y voit certains de ses enfants la bouche cadenassée; ce sont ceux qui se confessent mal par manque de sincérité.

2° Manque de ferme propos :

De nombreux songes viennent également l'avertir de cet autre danger.

Dans le songe du « monstre content », le saint raconte qu'il est venu visiter ses enfants (il leur écrit durant un de ses voyages).

Devant l'église il a rencontré un monstre dont il fait une description effrayante.

Ce monstre était heureux et riait. Il se faisait du bon travail chez Don Bosco. Lui, monstre, il avait dans la place des collaborateurs.

— Était-ce possible ?

Et le monstre le conduisit à la sacristie; il lui montra le Directeur qui confessait.

« Beaucoup me servent ici-même! Ce sont ceux qui promettent et ne tiennent jamais; ils accusent toujours les mêmes péchés, je me réjouis beaucoup de leurs confessions...

— Quels sont tes plus grands ennemis?

— Ceux qui communient souvent.

— Qu'est-ce qui te fait le plus de peine?

— Deux choses : la dévotion à Marie et...

(Ici des contorsions épouvantables et le mutisme le plus absolu.)

— Je te commande au nom de Dieu Créateur, ton Maître et le mien... de me dire ce que tu crains le plus ici.

(Nouvelles contorsions et clameurs effrayantes.)

— Ce que nous craignons le plus ici, c'est la fidélité que l'on prend aux confessions. »

D'une autre déclaration de Don Bosco, du 31 mai 1873, ces paroles :

« Je puis dire maintenant que, presque toutes les nuits, je voyais en songe que c'était le manque de ferme propos dans les confessions qui envoyait le plus de monde en enfer.

« Cela vient de l'inefficacité des résolutions prises.

« Voilà pourquoi tant de gens vont se confesser souvent et accusent toujours les mêmes fautes. »

Une déclaration faite en 1879 à Alassio est aussi révélatrice de la pensée de Don Bosco sur ce sujet.

« Lorsque quelqu'un confesse chaque semaine les mêmes fautes, il faut s'en méfier! »

Révéléateur également le délicieux entretien que voici.

Don Caviglia est alors âgé de seize ans et il s'adresse régulièrement à Don Bosco pour sa confession. Un jour il s'entend interpellé :

« As-tu pris une résolution?

— Oui, mon Père.

— Mais sais-tu bien ce que c'est?

— Oui.

— C'est que, vois-tu, il y a déjà plusieurs fois que tu me racontes les mêmes fautes...

— ...! »

Comme on sent à travers de telles réflexions quelle importance le saint confesseur attachait au sérieux du ferme propos et en même temps à l'effort méthodique et constant qu'il entraîne.

**

De toute évidence, dans l'usage du sacrement de pénitence, Don Bosco a principalement en vue l'efficacité pédagogique. Rien que son insistance à recommander la fréquence du sacrement et le sérieux du ferme propos l'indiquent suffisamment.

Sans minimiser pour autant l'effet interne du sacrement, l'*ex opere operato* des théologiens, il porte l'accent, comme son maître saint François de Sales, sur l'effort personnel à provoquer de la part du pénitent et le contrôle de cet effort par le confesseur qui devra se comporter en directeur de conscience averti, mieux que cela, en véritable éducateur.

Dans les deux efforts qui se conjuguent, celui de l'éduqué et celui du confesseur éducateur, il voit le point culminant de toute l'action éducative, en l'espèce le point de rencontre de la bonne volonté du jeune et de la grâce de Dieu.

**

C'est la raison de l'importance plus grande accordée par Don Bosco à la confession par rapport à la communion.

Il la voit avant tout avec ses yeux d'éducateur.

D'ailleurs l'efficacité de la communion dépendra toujours principalement de l'action personnelle de l'enfant, de son effort de collaboration à la grâce. D'où l'insistance pour obtenir les confessions fréquentes, sincères et efficaces.

C'est dans cette perspective éducative qu'il faut comprendre l'importance primordiale donnée aux confesseurs — Don Bosco se réservera ce rôle comme une faveur durant toute sa vie — lequel devra posséder les qualités techniques du véritable éducateur et pas seulement celles d'un donneur d'absolutions.

Arrière donc le formalisme, le ritualisme en cette matière, arrière la routine et le laisser-aller! Soins particuliers au contraire donnés à la préparation, à la culture du terrain psychologique, de l'*ex opere operantis* ou terrain des dispositions, comme l'examen de conscience méthodique, l'accusation sincère des péchés avec indication des motifs et des causes qui peuvent les expliquer, les résolutions pratiques et précises, avec retour sur le ferme propos de la confession précédente.

Au besoin, moins de confessions, pourvu qu'il y ait résolutions et ferme propos mieux pris et mieux tenus.

Il est de 1876, le conseil suivant de Don Bosco aux confesseurs : « Le temps que vous emploieriez à confesser deux ou trois fois par semaine, il vaudra mieux l'employer à exciter au ferme propos; vous serez ainsi beaucoup plus sûrs de la valeur du sacrement. »

Dans la circulaire de 1884 on lit les aveux suivants, d'une portée éducative considérable : « Ce qui manque radicalement à tant de jeunes

qui se confessent souvent, c'est la fermeté dans les résolutions. Aussi les voit-on s'avancer avec les mêmes omissions, les mêmes manquements, les mêmes occasions prochaines, les mêmes mauvaises habitudes, les mêmes désobéissances, les mêmes manquements au devoir, et ceci de mois en mois, et d'année en année. »

**

La confession fréquente est en vue de la communion fréquente. Dans l'esprit de Don Bosco, l'important en éducation est de mettre Dieu dans le cœur des enfants. C'est pour cela qu'il sera novateur pour la communion fréquente comme il l'aura été sur d'autres points : « Qu'on écarte comme la peste toutes raisons que l'on pourrait alléguer de retarder la communion des enfants. » Comme la peste ! L'Eucharistie n'est pas affaire de sentiment, de rite traditionnel : c'est une affaire de vie.

Pour vivre, Notre-Seigneur nous oblige à manger : « Celui qui mange ma chair... vit ; celui qui ne mange pas ne vit pas. »

Sa vie divine est à cette condition.

De plus, l'Eucharistie apporte ses effets *ad modum cibi*, à la manière d'une nourriture, c'est-à-dire petit à petit, quotidiennement, sans éclat ; ce qui impose la fréquence dans la réception.

Enfin, l'Eucharistie, qui est vie, est ferment et levain.

Un jour, un ministre protestant, étonné du silence des enfants de Don Bosco, de leur discipline spontanée, l'interroge : « Donnez-moi le moyen d'obtenir un tel silence et une telle discipline ?

— Les moyens sont entre les mains des seuls catholiques !

— Quels sont-ils ?

— La confession et la communion fréquentes, la sainte messe pieusement entendue.

— Vous pensez qu'il n'existe pas d'autres moyens ?

— Si, le fouet et les menaces ! »

Ainsi l'Eucharistie n'est pas ferment et levain pour permettre de se croiser les bras et de ne rien faire. Tout au contraire, elle est secours pour permettre de se transformer plus rapidement.

**

Dans l'usage des sacrements, Don Bosco entend qu'on ne contraigne pas, qu'on encourage seulement, qu'on donne toute liberté, toutes facilités, car il veut que la religion paraisse belle et agréable aux enfants, qu'ils s'y attachent spontanément.

La liberté en confession, nous l'avons déjà remarqué, est sauvegardée obligatoirement dans les institutions de Don Bosco, par la présence habituelle de plusieurs confesseurs, auxquels les enfants peuvent s'adresser à leur choix. Le saint réproue donc la coutume en usage de son temps et de nos jours encore, de la confession à jours déterminés avec billets de confession.

Liberté, liberté !

D'ailleurs, il allait très loin dans cette ligne de la liberté. On raconte qu'au cours d'une retraite, il donnait à ses aspirants le conseil suivant. Je cite :

« Don Bosco ne peut plus confesser régulière-

ment; à sa place, confesse Don Rua; allez à Don Rua! Mais si quelqu'un ne se sentait pas d'y aller, qu'il cherche un autre confesseur. Tenez, par exemple, vous savez que Sandre — c'était le portier, un vieux familier — ferme tous les soirs la porte à clef, mais laisse la clef sur la porte! Eh bien! Levez-vous. Vers minuit, descendez à la conciergerie, tournez tout doucement la clef, et allez au couvent des Capucins qui à ce moment-là disent Matines; frappez à leur porte et dites que vous venez pour vous confesser... Confessez-vous bien, puis revenez ici, fermez la porte et couchez-vous! » Et il souriait avec une bonté attirante.

La liberté sauvegardée, il attachait cependant la plus grande importance au choix d'un confesseur stable.

Même liberté pour la sainte communion.

Et c'est pourquoi il désapprouvait les communions générales, à dates fixes, et les communions par rangs entiers. Il voulait qu'on gardât toute liberté de s'approcher de la sainte table, ce qui amène un certain désordre — apparent seulement — petits et grands, professeurs et élèves se trouvant mêlés sans distinction.

Tels étaient les procédés de Don Bosco : amener son enfant à se contrôler et à se faire contrôler régulièrement; créer chez lui par la répétition des mêmes actes de volonté, comme des réflexes de vie et d'habitudes chrétiennes; surtout le mettre en contact direct avec le divin, de façon que son effort personnel soit secondé et rendu efficace par la grâce de Dieu.

LE CADRE FAMILIAL EN ÉDUCATION

Le foyer familial, voilà le cadre naturel où l'âme de l'enfant doit baigner si l'on veut qu'elle devienne elle-même et qu'elle se réalise conformément au plan de Dieu. Sans une famille, une vraie famille, l'enfant risque de n'être jamais un homme.

C'est pourquoi l'institution qui voudra reproduire la famille, et c'est le cas de l'institution salésienne, devra se rapprocher aussi parfaitement que possible et de l'esprit et des conditions offertes par un foyer.

Ces conditions semblent se réduire à deux : une atmosphère où l'enfant se sente à l'aise, comme chez lui, une assistance charitable et durable qui soit à la fois protection et formation.

« Le cœur de l'enfant, dit V. Barclay, ne désire peut-être rien tant que de sentir qu'on l'aime, qu'on le comprend vraiment et qu'on sympathise avec lui. »

Ce qui rend poignante l'histoire de Maggy, c'est l'étude de ce besoin impérieux d'affection chez l'enfant et l'impression désolante d'une âme convaincue que personne ne l'aime et qu'il en sera toujours ainsi.

C'est la même tristesse que traduit la réflexion d'un petit ramoneur à qui l'on conseillait de prendre des précautions :

« Oh ! cela nous est égal, à nous autres, de mourir ! »

C'est pourquoi seuls régneront sur les enfants ceux qui sauront les aimer vraiment en se faisant enfants comme eux, en « s'asseyant à leurs pieds », pour employer le mot de Fröbel, en s'intéressant à eux, à leurs petites affaires.

Les mamans sont des maîtresses dans cet art de parler aux enfants la seule langue qu'ils puissent comprendre.

**

Tendre de tout son effort à reproduire d'aussi près que possible l'atmosphère du foyer dont aucun être ne peut se passer, tel sera le secret d'une éducation vraie et durable.

Tout foyer complet comprend nécessairement le papa et la maman. Les foyers séparés sont un crime et une monstruosité ; ils sont toujours une faute irréparable contre l'éducation. Car sans foyer complet, il n'est aucune éducation possible. L'enfant, comprenons-le bien, est à la fois ange et bête. Il faut empêcher que les instincts mauvais de la bête ne nuisent aux élans de l'ange. Il y faudra donc une main ferme, une main de fer quelquefois, pour réprimer les incar-

tades de la bête, chaque fois qu'elles se manifesteront : ce sera l'autorité du père.

Ces interventions devront s'accomplir dans un climat d'affection sous peine d'étouffer la spontanéité de l'enfant, et c'est ici que le rôle affectueux de la maman redeviendra prépondérant.

Main de fer, a-t-on dit avec justesse, mais dans un gant de velours.

Arrière donc le système dit « caserne » où l'autorité écrase la liberté ! Il était en vigueur du temps de Don Bosco et c'est contre lui qu'il réagira si vigoureusement.

Pas de rigidité qui l'étouffe, mais harmonie véritable entre l'autorité et la liberté, l'ordre et les élans naturels de l'enfant, de manière à produire comme naturellement l'épanouissement dans la joie.

Et c'est à ce chef-d'œuvre de l'harmonie familiale qu'aspire saint Jean Bosco dans ses institutions ; c'est à la réalisation d'un tel climat de vie qu'il invite ses religieux. Climat de vie où tout se passe dans la plus saine familiarité, où tout est accompli par amour. L'institution devient le « chez soi » où l'on reste avec plaisir, où l'on revient de temps en temps après en être parti...

Il y règne un véritable climat de famille avec comme notes dominantes la bonté et la joie, le sourire et un bel optimisme, le tout assaisonné de procédés aimables, délicats, compatissants.

On s'y aime, on s'y sent aimé, on s'y entr'aide, on s'y pardonne, on s'y corrige même, comme dit saint Paul, *in spiritu lenitatis*, avec douceur.

Famille heureuse où règne la gaité, où les visages sont gracieux, affables, où les yeux sont

clairs, où les relations sont toutes de simplicité, « à la franche marguerite », pour employer les termes de saint François de Sales. C'est une construction délicate, à la vérité, qu'une telle institution où l'égoïsme comme partout risque de tout gâter et où doit s'exercer une surveillance de tous les instants, de la part des supérieurs.

Un tel climat de vie, qui reproduit le plan de Dieu sur l'homme, est éminemment formateur. Plus une œuvre ou une institution s'en rapproche, plus s'accroît sa chance de solidité ou de durée.

Une scène délicate mettra en relief cet esprit de famille que nous nous sommes efforcés d'analyser le moins mal possible. C'était dans une maison de France, à l'occasion de la visite du Supérieur général Don Ricaldone. L'élève qui lui adressa le compliment de bienvenue commença ainsi :

« Monsieur le Supérieur !

— Je suis obligé de protester, répliqua Don Ricaldone, Don Bosco ne laisserait pas passer ce mot de « Supérieur ».

« Chez nous, il n'y a pas de supérieur, je ne suis pas votre supérieur ! »

Désignant les salésiens présents :

« Ces messieurs ne sont pas vos supérieurs ! Il y a des pères, rien que des pères ! Par voie de conséquence, il n'y a que des enfants !

« L'esprit de la maison qui m'accueille doit être un esprit de famille, et cet esprit doit être commandé par une vertu capitale, la douceur ! »

A la fin, il invita tous les assistants à venir recevoir de sa main l'esprit de douceur.

Deux détails encore en marge de cette réception :

A un moment de son discours, Don Ricaldone, se tournant vers les religieux qui l'entouraient :

— S'il y a ici des supérieurs, nous les déposons !

Tout le temps de sa visite, Don Ricaldone garda un sourire inaltérable et ne cessa de répéter :

« Vous ferez du bien dans la mesure où vous serez pénétrés de l'esprit de Don Bosco et où vous agirez conformément à cet esprit que trois mots résument : douceur, bonté, paternité. »

**

Ceci nous conduit naturellement à l'examen des trois vertus constitutives de cet esprit de famille réclamé par saint Jean Bosco comme la marque originale de ses instituts.

La Douceur, qu'est-ce à dire ?

Un homme doux est un homme maître des mouvements qui s'agitent en lui, mouvement de la passion, de la colère en particulier et de l'amour propre qui en est la source la plupart du temps, mouvement plus superficiel mais plus fréquent de la sensibilité.

« Douceur dans le langage, douceur dans l'action, douceur dans les avertissements, voilà ce qui gagne le cœur », déclare Don Ricaldone.

Sans la douceur, l'enfant, qui est un faible, se rebute et se décourage.

Avec l'enfant, pas de contacts qui ne soient enrobés de douceur. Un seul mot violent, regretté aussitôt que lancé, produit souvent un effet irrésistible.

parable et risque même de fermer pour longtemps.

« Qu'on n'entende plus dire de quelqu'un parmi nous : un tel est rigoureux, sévère ! Non, cette opinion, les enfants ne doivent pas l'avoir en parlant de nous... »

Ainsi parle Don Bosco.

Il va sans dire que la douceur qui n'aurait pas comme fondement une bonté vraie donnerait vite l'impression d'une hypocrisie, d'une comédie intolérable.

La Douceur suppose la Bonté, qui est la qualité de base, la perfection par excellence de l'être humain. Don Bosco régnait par la bonté.

Don Bellamy rapporte l'expérience qu'il fit lui-même un jour de ce rayonnement de bonté :

« Je passais de longues heures à faire anti-chambre à la porte de Don Bosco. De chez lui sortaient des gens de toutes conditions, de tous âges, de toutes nationalités. Tous en sortant avaient sur les lèvres cette unique exclamation : « Oh ! qu'il est bon ! »

**

La bonté est comme la transpiration de la charité. Elle vient d'un cœur large, compatissant, profondément sympathique et humain.

Écoutez la définition du Supérieur salésien : « Un père plein de bonté », d'une bonté qui doit s'exprimer en toutes occasions. Au foyer, la bonté est plutôt l'apanage de la maman qui est tout entière sentiments ; à l'éducateur salésien il appartient de joindre à la paternité la note de bonté.

De Don Bosco on a dit : il était père, mieux que cela, il était mère par la délicatesse et la tendresse de ses sentiments. La bonté salésienne prononce d'instinct le *misereor super turbam* de Notre-Seigneur, tellement la faiblesse de ses protégés l'émeut. Ici elle relève, là elle protège, plus loin elle ferme les yeux et pardonne : elle est en service continu et se donne sans compter. Ses manières sont délicates et nuancées, caressantes même. La Bonté de Don Bosco empruntait toutes les nuances, au point qu'on pouvait dire : « Il est si bon qu'on ne peut pas l'être davantage ! »

Une bonté à l'image de l'enfant : joyeuse, gaie, enjouée, plaisante, toujours de bonne humeur ; une bonté large, accueillante ; une bonté remplie de bonhomie, « bon enfant » dirions-nous, une bonté « à la bonne ».

Une bonté unique, presque inimitable, qui lui faisait un rayonnement tel que, où qu'il se trouvât, tous accouraient comme accourent les abeilles vers le miel.

C'est cette bonté qui arrachait à saint Jean Bosco des affirmations comme celle-ci : « Je veux voir mes jeunes courir, sauter... être joyeux ! »

Être joyeux, être créateur de joie, l'admirable programme de vie ! Comme le saint éducateur aurait approuvé et fait sienne cette réflexion de Paul Claudel : « Mon Dieu, vous m'avez donné ce pouvoir que tous ceux qui me regardent aient envie de chanter : c'est comme si je leur communiquais la mesure tout bas ! »

Car c'était vrai pour Don Bosco ; sa joie, son

entraînèrent du bien à son entourage et transformèrent les âmes.

Selon un proverbe indien, on ne fait un beau tapis qu'en chantant : on ne fait du bien, on ne convertit, on n'éduque surtout que dans la joie.

*
**

La dernière note, qui forme comme la synthèse de toutes les autres, est la paternité.

« Enlever à l'autorité salésienne cette belle auréole de la paternité, c'est la dénaturer. »

Aux deux notes que nous venons de définir, de la douceur et de la bonté, elle ajoute une exquise délicatesse dans la manière de traiter avec les enfants, et une patience inaltérable dans le support de leurs défauts et de leurs incartades.

Ici encore, écoutons Don Bosco :

« Le supérieur salésien est un véritable père plein de bonté, d'amour et de bienveillance. C'est un ami, un frère, pas un supérieur. »

« Je ne veux pas, déclarait-il lui-même à ses enfants, que vous me regardiez comme un supérieur, mais comme votre ami » ; car « lorsque les supérieurs sont considérés comme des supérieurs, et pas comme des pères, des frères et des amis,... alors ils sont craints et peu aimés. »

Et lui-même avait à cœur de réaliser cette définition à la perfection ; nous en avons l'aveu d'un ancien élève : « Quelles délices de le voir au milieu de nous : il ne prenait garde ni à l'habit, ni à la tenue, ni au caractère, ni à la gentillesse des traits. Il était à tous. Ses préférences, cependant, allaient aux plus mal ficelés, à ceux qui

sentaient la misère à plein nez. » (Cité par le Père Auffray.)

Cette auréole de la paternité, c'est au Supérieur de l'Œuvre salésienne qu'il appartient de l'incarner dans sa plénitude. Aussi bien, doit-il à tout prix se dégager de toute charge susceptible de lui faire endosser un rôle pénible ou odieux ; Don Bosco l'exige. Agir autrement, se départir de cette bonté toujours égale, de cette humeur toujours souriante qui composent le charme et le rayonnement de son visage, c'est trahir à la fois sa charge de père et sa mission d'éducateur salésien.

*
**

A la suite des réflexions qui précèdent, il ne sera pas inutile de montrer comment la spiritualité salésienne dérive naturellement du régime de vie des Instituts de Don Bosco.

L'assistance, avons-nous expliqué, se présente comme la loi de l'éducation salésienne, une loi imposée par l'application de la méthode préventive. Assister, qu'est-ce donc ? sinon s'imposer de son plein gré le martyre d'une présence continue, que cela plaise ou déplaise, à quoi vient s'ajouter une mortification passablement crucifiante pour l'amour-propre, l'anonymat de la vie d'éducateur.

C'est précisément en cela que consiste le sacrifice si méritoire des mamans rivées à leur tâche du matin au soir, n'ayant d'autres joies que celles du dévouement et d'autres modes de sainteté que le devoir d'état.

De plus, l'assistance est régie par les lois de la pédagogie dite affective, dans laquelle l'enfant est

aimé de façon sensible de telle sorte qu'il est porté, en retour, à donner son affection et sa confiance à son éducateur. Programme admirable, mais combien délicat !

Qui ne voit le danger qu'offre ce don du cœur ? A savoir la recherche égoïste de soi dans l'affection de l'enfant.

De toute évidence, le remède à un tel écueil il faut le trouver dans une discipline assez stricte des mouvements du cœur et dans la fidélité à toutes les exigences qu'impose la chasteté salésienne. Jeu passablement délicat en même temps que dangereux qui requiert avant tout une grande prudence.

Autre remarque : cette charité de l'assistance doit s'exprimer dans un climat de vie familiale où les notes dominantes seront la bonté, la douceur et l'amabilité. Jusque dans la correction, ces manières familiales devront jouer, la bonté marchant de pair avec la fermeté !

Qui ne voit à quels sacrifices de la sensibilité entraîne inmanquablement cette égalité d'humeur joyeuse et souriante, et parfois à quel héroïsme de patience ?

La voilà sans aucun doute, la sainteté du sourire et de l'équilibre !

D'autres sacrifices naîtront aussi de la vie en équipe, laquelle oblige autant qu'il puisse en coûter à s'aligner sur l'intérêt général. Et ce sera afin de rester bien unis, bien « en cordée », le sacrifice des idées et des conceptions trop personnelles, celui aussi des préférences, car on ne choisit pas ses coéquipiers, et il faut arriver à s'entendre avec les compagnons de travail imposés par l'autorité.

Dernière mortification : celle du travail, travail de l'éducation et de l'instruction des enfants. Ce sacrifice d'un travail incessant, avec la préoccupation d'un recommencement quotidien, n'est pas le moindre, surtout qu'il s'accompagne de soucis imposés par la conscience d'un enrichissement et d'une adaptation continuels.

« Souvent, dit Gustave Droz, un humoriste, on cherche son bonheur comme on cherche ses lunettes quand on les a sur le nez ! »

C'est bien le cas de l'assistant salésien : il n'a pas à chercher bien loin son mode de sanctification ; sa vie de tous les jours le lui offre.

*
**

Qu'il nous soit permis en terminant de poser la question suivante qui étonnera beaucoup le lecteur : Don Bosco a-t-il vraiment créé une méthode personnelle en matière d'éducation ?

C'est vrai, il a préconisé un régime de protection autour de l'enfant, dans le but de pouvoir le former. Il a créé un défenseur, l'assistant, qui est comme le grand frère vivant au milieu de ses frères plus jeunes. Il a ensuite suscité chez ses enfants un grand esprit de collaboration active en vue de leur éducation. Il a voulu que toutes ces phases diverses du travail d'éducation se déroulent dans un climat familial et chrétien où l'enfant est comme baigné dans une affection vraie et désintéressée et enrobé dans une dévotion des plus tendres à l'« Auxiliatrice ». Dans toutes ces initiatives il semble bien qu'on démarque les lignes maîtresses d'une méthode vraiment originale.

Et cependant, malgré les apparences, il est vraisemblable que Don Bosco aura cherché tout simplement à se rapprocher le plus près possible de la méthode même de Dieu, la méthode naturelle déposée au cœur de tout homme normal.

S'il fait figure de tenant d'un système, c'est par opposition aux abus qui avaient cours de son temps et dont il a été, lui, une des victimes. Son système à lui, le préventif, est une réaction contre l'autre, le répressif, comme on l'appellera.

A vrai dire, tout le mérite de Don Bosco aura consisté à retrouver la vérité de Dieu en éducation : la famille. Il a eu en vue la vraie famille idéale, la famille chrétienne pour qui l'enfant est un élu de Dieu à éduquer, dont toute l'activité est conçue et organisée en vue d'assurer cette magnifique responsabilité d'éducateur des élus de Dieu.

En béatifiant un élève de Don Bosco, élève âgé de moins de quinze ans, l'Eglise a pour ainsi dire authentifié cette forme d'éducation.

A la vérité, en ce jeune homme il y a un saint formé par un autre saint, il y a un étudiant en pleine fleur, élève de Don Bosco, dirigé par Don Bosco, qui a été conduit à la sainteté selon une méthode d'éducation déterminée, préconisée par un éducateur prestigieux, et qui plus est, un saint : Don Bosco.

C'est cela l'événement unique qui mérite de retenir l'attention du monde chrétien et d'une façon toute spéciale celle du monde des éducateurs.

LA PURETÉ VERTU TÉMOIN DE L'ÉDUCATION SALÉSIENNE

Don Bosco en éducation a toujours devant les yeux cette vérité de foi qu'il existe un plan de Dieu sur l'homme, et que ce plan, il importe, après l'avoir découvert dans toute sa beauté, de le réaliser le plus parfaitement possible.

L'essentiel de ce plan revient à ceci, pense-t-il : barrer la route aux influences pernicieuses de l'hérédité et à celles non moins malfaisantes de la société aux trois quarts païenne, de telle sorte que ses enfants puissent vivre « purs et saints sous le regard de Dieu ».

Dès qu'on voudra faire vivre ainsi Dieu, continuellement dans le cœur de grands jeunes gens aux prises avec l'éveil tumultueux des passions, de nombreux obstacles se dresseront dans leurs sens où sourdra comme une puissance nouvelle, mystérieuse autant que troublante; dans

leurs imaginations que hanteront des rêves échelonnés; dans leurs âmes elles-mêmes avides d'indépendance de sensations neuves, d'expériences personnelles.

Comme les moyens employés jusqu'alors s'avèreront insuffisants, tant sur le plan naturel que sur le plan surnaturel, et qu'il faudra à tout prix doubler le cap sans faire naufrage, Don Bosco, en plein ciel menaçant, hardiment, inscrira l'idéal à conquérir à cet âge : la pureté; devant les yeux de ses jeunes gens, il plantera le modèle incomparable de la Vierge Immaculée et lancera sa consigne héroïque : « Pour être saints, vous les jeunes, soyez purs! »

*
**

A dire vrai, pour lui, spécialiste de l'éducation des jeunes, c'est le problème de la pureté qui domine tout système éducatif, le sien en particulier.

A-t-il raison de donner tant d'importance à la pratique de cette vertu? Tout consisterait-il chez les adolescents en cela, et « toutes les vertus », pour employer sa propre expression, « dépendraient-elles en éducation de la pureté; sans elle rien de solide ne serait-il possible, aucune méthode d'éducation même, aussi évoluée et adaptée soit-elle, resterait-elle inopérante »? Il vaut la peine d'en discuter.

Chose étonnante, de nos jours surtout, où la science et la psychologie ont poussé très à fond l'étude du problème de l'adolescence et des phénomènes qui l'accompagnent, notamment du plus important de tous, celui de l'éveil de la

puberté, on en vient à approuver de plus en plus la position prise par Don Bosco.

Le savant, dans ce cas, apporterait sa confirmation à l'éducateur.

Que déclare la science en cette affaire? Ceci : que le problème de la formation des adolescents se trouve étroitement lié à la naissance en eux du phénomène fondamental de leur croissance, l'instinct sexuel.

Du même coup, il semble en découler que l'art éducatif consistera essentiellement à amener chaque sujet à ce point de maîtrise de soi, qu'il ne se trouve en rien ni désaxé ni troublé par cet être nouveau qui vient de faire son apparition en lui, qu'au contraire il soit comme naturellement porté à s'exalter à sa découverte progressive et à la compréhension des possibilités toutes nouvelles qu'il entr'ouvre.

Maîtrise de soi, équilibre le plus complet possible dans ces élans qui emportent l'adolescent, tel serait le but unique auquel devrait tendre tout éducateur avisé.

*
**

« Soyez chastes, dit Don Bosco à ses jeunes gens, Dieu vous le demande! La chasteté est la sainteté de votre âge. Il vous importe de conserver en vous intacts, sans la moindre souillure, ces forces neuves qui s'affirment en vue de lendemains magnifiques auxquels Dieu vous convie par sa Providence; lendemains de la fondation de beaux foyers, lendemains de la vie religieuse et de la vie d'apostolat.

« Sachez bien que s'il vous arrivait de cor-

rompre cette source merveilleuse de vie déposée en vous, tout pourrait être compromis de cet avenir auquel vous aspirez de toute l'ardeur de votre jeunesse. Car la passion impure, une fois installée et enracinée dans l'homme, pardonne rarement. Telle une bête déchainée, elle écrase tout, même les choses les plus nobles et les plus saintes, ne respectant rien, ne rougissant de rien.

« Il en est d'elle comme d'un torrent indompté qui sème les ruines, ou encore comme d'un fou dangereux qui plonge dans le désespoir les mamans et les épouses, et arrache les larmes aux enfants. »

*
**

Aussi bien, s'il est un terrain où Don Bosco, cependant si bon à l'ordinaire, se montre intraitable, c'est celui de la moralité.

« Tolérez tout de la part de l'enfant et du jeune homme, pour rien au monde ne tolérez l'impureté! »

« Même s'il fallait courir le risque de mettre à la porte un innocent, ne conservez pas de scandaleux, de *lupi* », de loups, comme il les appelait.

Et d'ajouter encore ceci, qui donne la mesure de son intransigeance : « Vous ne serez jamais trop sévères quand il s'agira de conserver la moralité. » Dans son esprit, moralité équivaut à pureté.

Par voie de conséquence, tout dans ses Instituts sera ordonné à la sauvegarde de la moralité. Son éducateur aura nom d'assistant, et pas de

simple surveillant; la plus grande modestie sera de règle partout : habits, spectacles, livres et illustrés, conversations, etc.

Dans le dessein de capter et de canaliser les imaginations vagabondes, le jeu, le travail seront en honneur ainsi que le sport et les grandes randonnées.

Par la fréquente confession s'opérera l'élaboration de consciences droites et délicates. Quant à la messe quotidienne, elle permettra au sacrement d'Eucharistie d'apporter en surabondance le ferment divin, sans quoi, dans cette lutte contre la marée du sensible et du sensuel, la volonté de l'adolescent serait vite désemparée et terrassée.

*
**

Entrons un peu dans le détail, et voyons de plus près en quoi peut bien consister le plan de bataille de Don Bosco pour la pureté.

Ah! n'allez pas d'avance vous pâmer d'admiration car vous ne vous trouverez devant rien de bien sensationnel et de bien original — telle n'est pas la manière de Don Bosco — mais devant du solide, du positif, du vrai; sur le terrain résistant du gros bon sens.

Article fondamental qui conditionne tous les autres : voulez-vous garder la pureté? Alors fuyez, fuyez, fuyez, fuyez! Le système préventif, rien de plus banal.

Les autres ennemis, on les aborde de front, on les prend à plein corps, en lutte franche et loyale. L'impureté, il ne faut même pas la regarder en face, tellement son visage est fascinateur! S'il

est un vrai courage, c'est de lui tourner franchement le dos. Sur ce terrain, qui a force de fuir a partie aux trois quarts gagnée.

Tant les expressions employées que les thèmes développés par le saint sont éminemment révélateurs en la matière.

Nous voici en 1861 : il veut inculquer cette vérité que la fuite du danger est le plus sûr de tous les moyens.

« Voulez-vous éteindre le feu? Veillez à ne pas l'allumer! » Du simple bon sens!

En 1875, d'autres expressions tombées de ses lèvres sont encore plus catégoriques : « En matière de pureté, vous remporterez la victoire en fuyant. *Si vis parare victoriam, accipe fugam!* »

D'où pouvait bien venir à Don Bosco cette tactique si timorée et si singulière à la fois?

Oh! sans nul doute de la conviction, acquise au cours d'une longue expérience, de l'extrême faiblesse des jeunes sur ce point.

Il la tenait également d'une autre source, restée mystérieuse celle-là, celle des songes.

L'un d'eux, le songe des foulards, va nous éclairer d'une manière significative.

C'était pendant la nuit du 14 au 15 juin 1861; Don Bosco se voyait devant un grand palais surmonté d'une terrasse avec balustrade.

Sur une pelouse verdoyante, devant le palais, un groupe de jeunes gens se pressait autour d'une dame qui distribuait à chacun d'eux un foulard sur lequel était portée l'inscription « Reine des Vertus ».

Et voici quelle recommandation elle donnait :
« Cachez votre foulard s'il fait du vent!

« Si le vent vous surprend, tournez-vous vite à droite, jamais à gauche. »

Cacher son foulard quand il fait du vent, quand on est surpris ne jamais tourner à gauche, du côté du vent, cela veut dire qu'il ne faut pas s'exposer à la tentation et si elle surgit à l'improviste, qu'il ne faut pas la braver, mais fuir, avoir le courage de fuir.

Nous retrouvons là l'essentiel des procédés pédagogiques de Don Bosco en matière de pureté, lesquels se ramènent aux quatre propositions suivantes :

1° Mettre les jeunes gens, par une assistance active et intelligente, dans l'impossibilité matérielle de commettre l'impureté;

2° Emousser le plus possible en eux la curiosité sur les sujets scabreux et dans ce dessein les laisser dans l'ignorance aussi longtemps que possible. *Ignoti nulla cupido;*

3° Leur faire prendre longtemps à l'avance des habitudes de discipline personnelle : contrôle des sens, des yeux en particulier; esprit de renoncement et de mortification; discipline de la volonté; maîtrise des réflexes du corps; toutes choses en un mot en quoi consiste la vertu de pureté;

4° Les amener à s'appuyer à plein sur le divin, par le moyen de la prière et des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

**

Certains poseront la question suivante : « Est-ce vraiment judicieux de donner la préférence aux moyens négatifs dans ce travail si délicat

et si complexe à la fois de l'éducation de la chasteté? »

À la réflexion, il semble bien que oui; et qu'en cela encore comme en beaucoup d'autres choses relatives à la formation de la jeunesse, Don Bosco est dans le vrai.

A-t-on suffisamment pris garde à ceci : au moment de sa crise, c'est-à-dire au moment où l'adolescent s'éveille à l'affectif et au sensuel, il apparaît encore bien faible et bien mal aguerri. Sa volonté comme sa conscience se trouvent encore en pleine période de gestation.

Pour peu que les attrait puissants de l'instinct soient renforcés de l'extérieur par des imprudences, leur déferlement peut devenir tellement pressant qu'il sera pour ainsi dire irrésistible.

Et c'est ici qu'apparaît la menace redoutable d'une prise de possession à cet âge par le vice impur.

Sans nul doute est-ce la raison pour laquelle Don Bosco, trop averti du danger qui menace ses enfants, ne se lasse pas de leurs recommander d'avoir par-dessus tout le courage de fuir.

La vertu de chasteté, pense-t-il, est cent fois plus facile à garder et à éduquer quand le sujet est resté dans son intégrité virginale, que s'il doit la conquérir de haute lutte.

Sur un tel terrain, mieux vaut toujours prévenir que d'avoir à porter remède.

Ici encore, la lutte en faveur de la pureté s'inspirera du grand principe cher à Don Bosco de la primauté donnée à la protection.

Toute sa tactique de la pureté s'en trouvera illuminée, soit qu'il s'efforce de placer l'adoles-

cent dans l'impossibilité de commettre le péché, soit qu'il s'ingénie à créer autour de lui comme une ambiance de pureté par tout un réseau de précautions élémentaires bien connu dans les maisons salésiennes : modestie de la tenue au lever et au coucher, lutte contre les revues et illustrés douteux, mise en garde contre les plages mondaines, contrôle des sensibleries et familiarités de mauvais aloi entre éducateurs et enfants, des contacts douteux entre enfants eux-mêmes, éloignement des milieux dangereux pour la vertu comme les longues vacances, organisation de spectacles sains au moyen du petit théâtre, de longues randonnées et de colonies de vacances, etc.

*
**

Un point à remarquer parce qu'il constitue une originalité de Don Bosco, c'est l'importance accordée par lui à la modestie. Certains, qui ont parlé plaisamment de sa « pédagogie du costume », n'ont pas suffisamment remarqué que son unique tactique, ici encore, visait à éloigner davantage le péché.

Pourquoi la modestie en effet, si ce n'est en vue de faciliter la domination de l'esprit sur la chair, de la volonté sur l'instinct sexuel.

« Après la chute, dit le Père Ranson, le pouvoir de l'homme sur son corps a été rendu considérablement plus difficile. Ce dernier, nous le savons, est tributaire de perceptions extérieures, et la modestie s'emploie à réduire leur action au minimum en couvrant toutes les parties du corps susceptibles de déclencher le choc excita-

teur, d'allumer l'étincelle provocatrice. « Normalement, dans l'état actuel des choses, le vêtement sert à l'homme de moyen pour reprendre indirectement la maîtrise sur son corps. » (Père Ranson.)

Ainsi entendue, la modestie devient un précieux auxiliaire de la vertu de pureté; elle annonce l'esprit de contrainte, de mortification, de même que l'immodestie dénote le sans-gêne et la recherche égoïste de ses aises.

La vague du « nu » qui nous envahit est une triste fleur du paganisme et du matérialisme. Pie XII l'a définie « le fleuve d'immoralité qui menace de submerger le monde ».

C'est la guerre qui a précipité ce torrent d'immodestie et d'immoralité et allumé cette fringale de plaisirs sexuels.

Aussi bonnes que puissent être les raisons en faveur du « nu », santé physique, durcissement des corps et des volontés, il reste que l'esprit doit toujours primer la chair; l'ordre l'exige.

Il est une vérité que personne ne conteste : l'esprit est suggestionné de façon étonnante par le sens de la vue, tantôt en bien si les spectacles sont nobles et édifiants, tantôt en mal s'ils sont troubles et scandaleux.

Dans ce dernier cas, il pourra se produire ceci, que du fait du spectacle l'âme soit tellement alourdie, obsédée, assiégée, qu'il y ait un déclenchement immédiat de l'attrait sensuel.

Le « nu » en particulier a comme conséquence presque inévitable d'abaisser, quelles que soient les bonnes raisons qu'il invoque; son aboutissement naturel est d'établir la domination du charnel sur le spirituel.

Voilà pourquoi, en vue de faciliter la victoire de l'esprit sur la chair, la saine raison demande que soient voilées dans l'homme et dans la femme les parties du corps les moins nobles.

Dans les pays où le rayonnement du christianisme a pu s'affirmer librement, la modestie a vu son influence grandir et même, dans certains cas, s'imposer universellement.

S'il arrive aujourd'hui que les chrétiens, surtout les chrétiennes, ne souffrent plus de l'indécence de leur tenue, ne serait-ce pas l'indice d'un sérieux déclin en eux de l'esprit de leur baptême?

La pudeur est le respect religieux du corps humain, c'est l'instinct de légitime défense, la réserve instinctive pour tout ce qui regarde les choses de la vie.

Et même la contagion est si grande en ce domaine que je pourrais citer le cas d'une maman, par ailleurs irréprochable, qui ne comprit l'immodestie de son maintien qu'après la remarque de son fils aîné, âgé de dix-huit ans : « Maman, tu n'es pas convenable! »

Une revue se disant d'inspiration chrétienne n'a-t-elle pas eu l'audace, dans un de ses numéros de 1948, de présenter sur une plage des jeunes gens et des jeunes filles en shorts ultracourts se retrouvant côte à côte tous les matins à la table sainte; et l'auteur de l'article, que cela ne choquait en rien, d'appeler cette manière de faire « de la rectitude morale sans hypocrisie ».

Vous avez bien entendu, je suppose. C'est à croire que même aux yeux de certains chrétiens, le péché originel est devenu un mythe, que Don Bosco, avec ses jeunes gens habillés modeste-

ment, fait figure d'attardé, tandis que nos modernes jeunes gens et jeunes filles, en costume d'Adam mais médaille au cou, sont tout bonnement des anges. De qui se moque-t-on ?

Et si esprit faible et retardé il y a, en une telle affaire, dans quel camp faut-il l'inscrire ?

Comme ils auraient ri, tous ces chrétiens évolués, de la naïveté du pauvre Don Bosco faisant antichambre un jour devant l'appartement d'un bienfaiteur et montant lui-même sur une chaise pour retourner contre le mur un tableau indécemment qu'il venait de remarquer ! Le bienfaiteur, plus intelligent vraisemblablement, ne dit rien : il comprit la leçon et en tira profit.

**

Cette prudence relative aux choses susceptibles de mettre en éveil la sensualité naissante, Don Bosco ira même jusqu'à la porter sur le terrain du langage : il y aura chez lui une véritable chasteté de langage ; à dessein il évitera l'emploi des termes techniques et spécifiques jugés comme trop crus ou trop suggestifs, et il donnera la préférence aux expressions communes : vertu, modestie, innocence, et, s'il s'agit de péché : chute, déshonnêteté, disgrâce, etc.

Il faudra bien tout de même, direz-vous, que le jeune homme finisse par comprendre et en vienne un jour ou l'autre à entendre appeler les choses par leur nom véritable.

« Celui qui ne peut pas comprendre, répond Don Bosco, celui qui ne sait pas, s'il reste dans l'ignorance, c'est tant mieux. »

Dans le même sens, Don Cagliero, élève de

Don Bosco, fera la déclaration suivante : « Si Don Bosco était obligé de parler du vice impur, il le faisait toujours en termes voilés et prudents, évitant même si possible d'en prononcer le nom. »

Que nous voilà loin aujourd'hui de ce temps idyllique !

Il semble qu'on puisse tout dire et devant n'importe qui. Il sévit comme un véritable prurit de termes crus.

C'est ainsi que l'on peut entendre des parents faire ce lamentable aveu : « Nos enfants ! mais ils n'ont rien à apprendre de nous : ils savent déjà tout ! » La raison en est qu'autour d'eux, même dans la bouche de certains de leurs éducateurs, ils ont tout entendu, ou encore parce que revues ou illustrés où ces choses sont traitées avec amples détails et sans aucune vergogne, circulent librement sous les yeux des innocents que personne ne songe à protéger.

Allez après cela vous lamenter qu'il n'y ait plus de jeunesse !

Si l'on salit la fleur à son départ ou à son bourgeon, faut-il s'étonner par après que l'avenir s'en ressente ?

**

Et nous voici arrivés au chapitre si discuté de l'initiation. D'avance, nous avons deviné quelle sera, sur un sujet aussi délicat et aussi épineux, la réserve de Don Bosco.

A cause de la faiblesse de l'adolescent, de ses passions naissantes que le moindre choc met en émoi, il s'opposera d'instinct à « l'affrontement

inconsidéré, au face à face brutal et sans ménagement, à l'initiation collective ».

Il préférera laisser dans l'ignorance et voiler le plus longtemps possible le vice qui ensorcelle les volontés chancelantes. Mais dans le même temps, il donnera tout son effort à l'affermissement de la vertu de pureté qu'il regarde comme une discipline anticipée acquise par un judicieux et persévérant exercice de la volonté, et en même temps par un approfondissement chaque jour plus exaltant des admirables desseins de Dieu sur l'homme.

De la sorte, lorsque sonnera l'heure des éclaircissements nécessaires, car elle viendra cette heure, plus tôt pour certains, plus tard pour les autres, le terrain sera prêt pour la semence à y jeter, et sans heurts, comme naturellement, le problème de l'initiation trouvera sa solution.

Car, nous l'avons bien compris, l'important n'est pas d'apporter inconsidérément une lumière qui peut devenir nouvelle source de tentations, l'important est l'harmonisation, si je puis ainsi dire, de l'initiation sexuelle avec l'évolution sentimentale et spirituelle qui doivent aller de pair.

L'animal subit aveuglement la loi de l'instinct, l'homme raisonnable la domine et l'ordonne délibérément à la fin dictée par le Créateur, qui est une fin sainte.

Cet acte de domination s'appelle l'amour chrétien.

Bien comprise, l'initiation devient comme une partie intégrante de la formation chrétienne; elle a valeur d'acte sacré, puisqu'elle s'adresse à une créature de Dieu pour lui dévoiler les mystérieux desseins de Dieu.

Que nous voilà loin, avec une semblable perspective, des initiations purement matérielles, je devrais dire animales, préconisées par certains théoriciens officiels pour qui l'initiation est uniquement un jeu des sens et des organes sans celui des cœurs. Aux yeux d'un chrétien, de tels procédés ressemblent à une profanation; ils risquent en même temps de déclencher une crise morale redoutable chez l'adolescent. Aveugles et criminels ceux qui agissent de la sorte.

**

Dans son Encyclique trop peu connue sur l'Éducation de la jeunesse, Pie XI ne parlera pas différemment.

Tout d'abord, il condamnera la pratique de l'initiation inconsidérée et collective, « initiation téméraire », dit-il, à conception naturaliste. Une telle pratique inclut une erreur grave, celle « de ne pas admettre la fragilité de la nature humaine », de faire abstraction de la loi de la concupiscence, en un mot de nier ou tout au moins d'ignorer les effets du péché originel, de méconnaître, précise Pie XI, « les lois de l'expérience montrant à l'évidence que, spécialement chez les jeunes gens, les fautes contre les bonnes mœurs sont moins un effet de l'ignorance intellectuelle que surtout de la faiblesse de la volonté exposée aux tentations et privée des secours de la grâce ».

Quant à l'initiation elle-même, et à la manière de la donner, Pie XI ne l'admet qu'individuelle.

Et encore exige-t-il les précautions qui suivent :

« Tenir compte de toutes les circonstances et ne faire cette initiation qu'en temps opportun » ; tous les moments en effet ne sont pas indiqués, celui de la tentation surtout.

« Observer toutes les précautions que connaît l'éducation chrétienne traditionnelle. »

La Déclaration des Cardinaux et Archevêques, en date du 15 mars 1952, se référant aux graves avertissements de Pie XII, revient sur la question. Elle dénonce « l'erreur psychologique et les dangers moraux d'une initiation collective et brutale », initiation qui doit se faire progressivement, de personne à personne, en pleine clarté, dans un climat de pureté, de loyauté, d'extrême délicatesse jusque dans le choix des termes eux-mêmes.

Maintenant, à qui appartient-il d'initier les jeunes ? Pas au premier venu, répond Pie XI, serait-il un agent officiel. « Celui qui a reçu de Dieu mission d'éducateur et grâce d'état, celui-là seul a mission pour exercer une charge aussi délicate. »

« Si l'on n'agit pas ainsi, continue-t-il, ces choses mêmes que l'on présente comme remèdes au péché deviennent occasions et excitations à ce même péché. »

Ne croirait-on pas que Don Bosco lui-même a inspiré des déclarations aussi pertinentes ? Nul doute en tout cas qu'il en aurait approuvé la teneur dans leurs moindres nuances.

**

A titre documentaire, nous nous permettons de faire connaître, sur un sujet aussi discuté de nos jours, l'attitude de Reddie, fondateur des Ecoles Nouvelles.

Il sera intéressant et instructif de noter les points de rencontre de sa position avec celle du grand éducateur de Turin.

Pour Reddie, l'adolescence est le temps par excellence du développement personnel. C'est le motif pour lequel il demandera que le passage de l'enfance à l'adolescence ne soit pas brusque et se fasse sans heurts. Il réclamera, comme le fait Don Bosco, que soient éloignées de l'adolescent toutes les circonstances susceptibles d'accélérer la puberté par l'éveil en lui d'une curiosité malsaine et périlleuse.

Lui aussi sera partisan de la méthode du silence aussi longtemps que la nécessité n'imposera pas d'en sortir. Chose curieuse, il préconisera une surveillance discrète, familiale, s'exerçant autour de l'enfant à seule fin de le défendre, un genre d'assistance salésienne.

Mieux que cela, plus absolu que Don Bosco dans la voie des précautions préventives, il enverra son adolescent à la campagne, loin de l'atmosphère factice et corrompue des villes, toute tournée du côté des choses sexuelles.

Cette présence en pleine nature aura l'heureux effet, pense-t-il, de le mettre en relation directe avec la vie des hommes et les vraies réalités de l'existence ; elle l'accoutumera à la vie rude des champs qui exige la persévérance dans l'effort

et prédispose heureusement à la formation des caractères.

Dernière et précieuse remarque. Une de ses théories viendra même en confirmation de la méthode affective de Don Bosco.

Partant du principe que la poussée du vice sexuel prend son origine, la plupart du temps, dans le manque d'affection dont souffre l'adolescent, il exigera que les professeurs aiment leurs élèves et vivent au milieu d'eux, à leur niveau comme font les assistants salésiens.

Enfin, en ce qui concerne l'initiation proprement dite, il y fera procéder par trois étapes successives.

De dix à treize ans, avant la puberté, par des généralités sur l'homme, son origine, le développement de sa vie et les dangers qui la menacent.

De treize à seize ans, au moment de la puberté, par l'explication des sentiments nouveaux qui se sont faits jour dans l'âme et des éclaircissements sur la manière de contrôler les forces nouvelles qui explosent de toutes parts; ceci sans aucune allusion encore à la future vie des fiançailles et du mariage.

Enfin, de seize à vingt ans aura lieu l'initiation proprement dite avec explication de la vie telle qu'ils devront la mener plus tard.

*
**

Don Bosco, si combattu pour sa soi-disant pusillanimité relativement aux choses de la pureté, tient une bonne place parmi les éducateurs sérieux; il se situe au point de rencontre des deux lumières qui éclairent l'homme en

pèlerinage sur la terre, celle qui nous vient de Dieu par le canal de la foi et de l'infaillibilité pontificale, et celle qui monte de la terre, de la raison de l'homme, de son bon sens, en la personne des gens les plus autorisés.

Il est bon, sans doute, de marcher avec son siècle, comme on le prêche si volontiers de nos jours, mais en se gardant à tout prix de sacrifier pour autant les leçons et les expériences les plus élémentaires du passé.

LE SECRET DE LA RÉUSSITE SALÉSIENNE : L'AUXILIATRICE

Une vérité capitale à ne jamais perdre de vue, c'est qu'en chaque homme se renouvelle, se rejoue le drame de la Rédemption, se continue la lutte implacable de Satan contre Dieu qu'il cherche à atteindre dans ses élus. Cette aventure vraiment tragique se termine ou par une victoire, ou par une défaite, une éternité de bonheur ou de malheur.

Entrent en jeu d'une part l'action divine à travers la médiation de la Très Sainte Vierge, d'autre part l'action du démon sous toutes les formes de tentation.

Tout le problème se réduit à faire pencher la balance dans l'âme qui est l'enjeu de la lutte, en faveur de Dieu.

Comme l'âme est libre, c'est à elle de faire son choix.

Choisit-elle le parti de Dieu qui est en même temps le parti de Marie? Au même instant il s'opère en elle comme une prise de possession de la part de la Reine du Ciel, dont la protection et l'intervention mystérieuses commenceront à s'exercer.

La preuve entre mille la plus étonnante, nous l'admirons dans la vie de saint Jean Bosco, dans celle de ses fils et dans celle plus surprenante de son Œuvre. On sent Marie Reine et Maîtresse en tout.

Dans la création salésienne qu'elle a suscitée Elle-même, son soutien miraculeux cesserait le jour où, de propos délibéré ou par négligence, on la découronnerait.

Avons-nous suffisamment observé que semblable drame se joue dans la vie du monde, comme l'a certifié la Vierge à Fatima? C'est à redécouvrir le secret merveilleux de changer le cours des événements afin d'en détourner les catastrophes que se sont employés de toute leur ardeur plusieurs apôtres modernes. Ce secret, le plus célèbre d'entre eux, le Père Peyton, l'a découvert dans la récitation quotidienne du Chapelet en commun, et dans la consécration des familles à la Sainte Vierge.

Petit moyen, diront les incrédules, pour d'aussi puissants effets! Ce n'est pas du tout l'avis de Don Bosco qui, avant l'apôtre des Canadiens, avait découvert le même secret merveilleux de la toute-puissance mariale; il en avait bénéficié lui-même et en avait fait bénéficier ses religieux.

*
**

Pour qui a lu attentivement la vie de Don Bosco, il est évident que tout s'y trouve marqué du signe de Marie. Sa sainte mère, Maman Marguerite, comme ses enfants l'appelleront, lui avait inculqué dès sa tendre jeunesse une dévotion profonde à la Reine du Ciel; à ce point qu'au jour de son Sacerdoce, elle, la femme du peuple, ignorante et sans lettres, n'aura pas d'autres consignes à lui passer que celle d'employer toute sa vie à faire aimer Marie.

Et Don Bosco fidèlement gardera la consigne maternelle. A ses jeunes compagnons de jeu des Becchi, qu'il rassemblera autour d'un oratoire dédié à la Sainte Vierge, il fera dévotement réciter le chapelet. Aux spectateurs de ses séances improvisées de prestidigitation, il imposera cette même récitation comme une condition absolue. Sans chapelet, pas de séance.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, dans le songe qui commande l'orientation de toute sa vie, la Sainte Vierge sera appelée sa Maîtresse de science, c'est-à-dire son guide céleste.

Et effectivement, par la suite, elle prendra le petit Jean sous sa protection.

Elle lui confiera un troupeau.

« Regarde, c'est mon troupeau, ils sont miens, je te les confie! »

D'autres fois, elle-même se mettra à la tête du troupeau, ou bien elle interviendra au moment d'un danger pressant et donnera sur la façon de conduire un troupeau qui est sien les indications les plus précieuses. Qui n'a pas pré-

sents dans sa mémoire les songes si curieux de l'éléphant, du serpent et de la corde, de la pergola aux roses, etc.? Ce sont comme autant d'illuminations providentielles.

L'Œuvre fondée, les interventions de la Sainte Vierge dans la vie personnelle de Don Bosco et dans la conduite de son Oratoire feront corps. Ce sera alors comme un tissu merveilleux de miracles plus étonnants les uns que les autres.

*
**

Aussi ne serons-nous pas surpris d'entendre Don Bosco faire les déclarations qui suivent :

« L'*Ave Maria*, c'est la prière particulière des salésiens, car l'Œuvre a commencé par un *Ave Maria*. »

Ou encore :

« L'Œuvre salésienne repose sur la récitation quotidienne du chapelet; de cette pratique rien ne peut dispenser. Sur cette récitation quotidienne l'Œuvre est fondée.

« C'est pourquoi je suis décidé à abandonner beaucoup d'autres pratiques, mais pas celle-là, *ma non questa!* »

Il y a mieux : Don Bosco verra dans cette pratique la « banqueroute du diable », c'est le terme qu'il emploiera. De là dans les maisons salésiennes la pratique des trois *Ave Maria* à la prière du soir; de là également l'habitude de l'invocation et de l'appel à l'Auxiliatrice dans les dangers, dans les tentations, dans les différentes difficultés qui surgissent.

« Mettez l'Auxiliatrice avec vous, ne cessait de répéter Don Bosco, je vous promets que le

diabla fera banqueroute, car l'intervention de Marie (Elle lui a écrasé la tête) lui fera perdre sa puissance. »

**

Recueillons ici les précieuses confidences qu'il fera à Don Francesia sur les Salésiens et sur l'Œuvre salésienne.

« 1° Ayez une confiance absolue en Marie. Rien ne doit se faire à l'Oratoire sans avoir invoqué le nom de Marie.

« 2° Ayez en elle une confiance filiale. Comme toutes les mamans, mieux qu'elles, Marie réserve à chacun de nous toutes les grâces nécessaires pour son âme, son corps, ses parents, ses amis.

« Car, ajoutait-il, nous sommes ses fils très chers *in modo particolare*. »

Effectivement, à l'Oratoire de Turin, la confiance en Marie sera sans limites.

Si l'épreuve s'abat, si les menaces grondent : « L'Oratoire n'a rien à craindre ! Pauvres gens, ils croient avoir affaire au seul Don Bosco ! Ne craignez rien ! »

Dans les besoins matériels, c'est à Elle qu'on a recours.

« Mon économe, c'est Notre-Dame Auxiliatrice ! Elle sait mes besoins et ceux de mes enfants... je la prie. Alors c'est Elle qui va alerter mes bienfaiteurs, ici un affligé, ailleurs un malade, etc. »

A nous de rester dignes de sa protection !

**

Il semble même que c'est Marie seule, la plus parfaite des mères, qui a pu inspirer à Don Bosco sa manière éducative faite de douceur, de tendresse, de familiarité.

Un homme n'était pas capable de faire une telle découverte. Le visage de tout homme en marche vers le ciel trahit l'effort ; ses traits sont tirés comme ceux du voyageur que la fatigue accable.

Les traits du visage, chez l'éducateur salésien, n'ont rien de cette sévérité de l'effort ; la croix — car elle existe, en éducation comme ailleurs — reste au dedans, extérieurement le sourire la cache.

« Ces Salésiens, disent les gens de l'extérieur que ces apparences trompent, ce n'est pas un Ordre sérieux, ils sont toujours en joie, toujours en fête ! »

Les déshérités de Don Bosco, ces blessés de la vie, ont besoin d'une température de bonté pour croire à l'existence du Bon Dieu et prendre goût à la vie. La Vierge, si maternelle, le sait, elle, et c'est la douceur qu'elle donne comme consigne à son fidèle servant.

« Pas de coups, pas de violences, de la douceur ! »

**

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la place occupée par Marie dans l'éducation salésienne. Plus qu'ailleurs, elle est reine des cœurs. On l'aime

comme une maman très tendre et, chaque matin, religieux et religieuses de Don Bosco renouvellent leur consécration à cette bonne Mère.

Elle continue d'inspirer et de guider. Sa méthode maternelle ou méthode de la douceur est la seule admise; c'est à prendre ou à laisser. S'il y a de la part de ses fils et de ses filles des maladresses dans le maniement d'un instrument aussi délicat, il est reconnu que c'est elle « qui répare pendant la nuit » !

Ainsi les enfants de Don Bosco grandiront sous l'influence mariale; ses fêtes seront les plus solennelles. Tous les mois, le 24, son souvenir sera particulièrement souligné. Tous les jours, assistants et enfants lui réciteront ensemble le chapelet.

Aussi bien les Fils de Don Bosco peuvent être fiers de leurs privilèges de Fils de l'Auxiliatrice. Tous en effet lui sont consacrés et portent son signe.

Tous s'inspirent de sa méthode maternelle.

Tous vivent sous son regard de Vierge Immaculée, et pratiquent avec un zèle exceptionnel la vertu par quoi elle excelle : la pureté.

Oui, privilèges exceptionnels que trois mots résument : un signe, la consécration; une méthode, le sourire; une vertu, la pureté.

**

Dans cette confiance en Marie, Don Bosco se fait si pressant, à partir de 1863, qu'on peut bien dire qu'il se crée en lui comme une conviction nouvelle que viendra consacrer la dévotion à l'Auxiliatrice.

Avait-il été mystérieusement averti en songe des dangers très graves qui le menaçaient lui et son Œuvre? Il est permis de le supposer, car il s'agit d'une orientation nouvelle prise comme subitement.

« La Sainte Vierge veut, dira-t-il, que nous l'invoquions sous le vocable de l'Auxiliatrice! »

Quelques réflexions vont peut-être nous permettre de comprendre. A-t-on remarqué qu'autre est l'attitude de l'enfant quand tout repose en paix autour de lui, autre son comportement quand surgit un danger pressant. Dans le premier cas, l'enfant se repose, heureux, sous le regard de sa maman : il l'aime, il la contemple, cela lui suffit.

En cas de menaces, de danger immédiat, tout le décor change, et l'enfant se s'agit et de crier au secours : « Maman! Maman! »

S'il s'agit d'un ennemi qui a surgi à l'improviste et dont la force ou la puissance mauvaise inspire la frayeur, mêmes cris, mêmes appels au secours : « A moi, à moi, secourez-moi! »

Il semble bien qu'à partir de 1863 ce soit le complexe d'âme de Don Bosco, que cette impression de dangers d'une gravité redoutable qui sont sur le point de fondre sur lui-même, sur ses enfants et sur son Œuvre.

D'instinct, comme l'Eglise aux jours des grandes épreuves, il mettra en avant l'invocation et la dévotion à l'Auxiliatrice, estimant que c'est en Elle la Toute-Puissante qu'il trouvera protection contre la malice de ses ennemis.

Rien n'a changé depuis lors, qu'il s'agisse de nos enfants, qu'il s'agisse de nos Instituts, le démon rôde *circuit quaerens quem devoret...*

Nous le disions plus haut, c'est la loi de la Rédemption, une loi générale, une loi qui touche chaque homme, chaque élu de Dieu en particulier.

Changerons-nous l'ordre des choses et nous estimerons-nous plus sages que Don Bosco? Quelle folie!

Tout l'avenir se joue autour des jeunes que nous éduquons : les dangers pressants du dehors peuvent à tout moment compromettre nos vies, comme ils peuvent compromettre nos œuvres, dont la destinée providentielle est de façonner des hommes à l'image de Dieu.

Nous avons, comme notre Père, l'obligation de mettre chez nous certains accents, notamment en ce qui concerne le chapelet et la dévotion à l'Auxiliatrice.

Soyons bien persuadés que toute activité, aussi habile, aussi charitable soit-elle, qui s'exercera en dehors de cette ligne traditionnelle, sera rapidement frappée de stérilité.

Obéissons en tout aux impulsions providentielles données par le chef prestigieux qu'a été le saint éducateur de Turin : Marie est l'intermédiaire nécessaire et providentiel dans le travail unique par son importance de l'éducation des fils de Dieu, des futurs élus du Ciel. Don Bosco y a cru de toute son âme; croyons-y comme lui et ne nous estimons pas plus sages.

Les conditions extérieures secondaires peuvent se modifier : l'ordre de Dieu, fondement de tout, reste.

La grâce de Dieu seule nous sauve, mais Dieu nous la communique par des intermédiaires; un de ses intermédiaires, c'est l'Auxiliatrice.

EN GUISE DE CONCLUSION

Si nous l'avons bien compris, le point de vue de Don Bosco en éducation est avant tout le point de vue d'un prêtre.

Pour lui, il y a en premier lieu des âmes à sauver.

« Les enfants, déclare-t-il, nous sont envoyés par le Sauveur, à travers leurs parents, afin que nous les rendions bons *farli buoni* et que nous sauvions leurs âmes *sarvarli eternamente*. »

C'est pourquoi, dans les maisons qu'il fondera et dans celles qu'animera son esprit, tout sera ordonné à cet unique nécessaire, autant les études que le métier qu'il intégrera dans son plan comme des moyens plus ou moins efficaces selon les cas, *come mezzo*, ce sera son mot.

C'est ainsi qu'on le trouvera intransigeant sur l'emploi dans ses écoles des auteurs païens non

expurgés, et il entreprendra lui-même à cet effet une double publication : celle des classiques païens revus et corrigés, celle des classiques chrétiens.

Interrogé sur les motifs d'une telle sévérité, il répondra comme suit à un de ses bienfaiteurs de la première heure, à Nice, M. Michel, qui l'avait entretenu de l'indifférence religieuse qui sévissait dans les milieux cultivés :

« La cause n'est pas à chercher ailleurs que dans l'éducation : inspirée par les classiques païens, imbue de maximes et de sentences exclusivement païennes, donnée d'après une méthode païenne, l'éducation ne pourra jamais donner de vrais chrétiens, surtout à notre époque où l'influence de l'école est prépondérante.

« C'est pourquoi j'ai voulu donner aux auteurs chrétiens la place qui leur convient, et rendre ceux de l'antiquité païenne aussi inoffensifs que possible.

« A cela ont tendu tous mes travaux, ainsi que les avis et conseils que j'ai donnés de vive voix et par écrit aux directeurs, professeurs et surveillants de la pieuse Société salésienne. »

Et il ajoutait, avec une pointe de tristesse :

« Et maintenant, épuisé de fatigue et de faiblesse, je m'en irai de ce monde, résigné, mais avec la douleur de n'avoir point vu parfaitement comprise et parfaitement réalisée une réforme à laquelle j'ai consacré la partie vive de mes forces. »

Don Bosco serait-il un sectaire en cette affaire, un esprit borné ? Y aurait-il dans une prise de position aussi résolue que la sienne de l'outrance et de l'exagération ? Certains l'ont pensé et dit.

Pourtant, il n'est pas le seul à avoir osé dénoncer si vigoureusement un des dangers du siècle. Voici l'opinion de Paul Claudel sur les manuels classiques dont se nourrissent les générations chrétiennes : « Pendant des siècles, tout l'effort d'imagination de nos poètes a été de créer un pays fictif où l'Evangile ne pénètre pas, étranger à la morale et à la révélation de Jésus-Christ, et sur qui règnent sans opposition les dieux du paganisme et les principes d'une philosophie à la fois déclamatoire et cynique. » (Préface à *l'Anthologie des Poètes de la Renaissance catholique* de Louis Chaigne.)

Le mérite de Don Bosco ne consisterait-il pas à avoir été clairvoyant et courageux en même temps ?

Cette primauté accordée à la formation spirituelle explique sans aucun doute le courant intense de piété et de vie surnaturelle qui caractérise les maisons salésiennes, courant tellement visible parfois qu'il provoque des réflexions comme celle-ci, rapportée par Don Bellamy : « Chez vous, il semble qu'on respire la grâce de Dieu ! »

**

Ce point de vue si peu nouveau à la vérité remonte à la fondation même de l'Eglise et découle en ligne directe de l'Evangile.

« Enseignez, baptisez ! » Telles avaient été les consignes du Maître.

L'enseignement, les sacrements, voilà à quoi se réduira le plan des douze Apôtres et celui de tous les apôtres à venir. Ils enseigneront pour

faire la conquête des esprits et créer des convictions dans les consciences.

Ils administreront les sacrements en vue d'obtenir la grâce de Dieu qui ouvre la porte des âmes et des volontés.

A la réflexion, n'est-ce pas cette double orientation issue de l'Evangile qui définit la manière éducative employée par Don Bosco?

S'agit-il en effet d'éclairer l'âme de l'enfant et de former sa conscience? On recourt à l'étude approfondie de la religion en toutes circonstances et sous toutes ses formes.

Entreprend-on la formation de son caractère et de sa personnalité surnaturelle? On fait appel à la prière et à l'usage fréquent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Tout ce beau travail on l'accomplit dans un cadre éducatif aussi rapproché que possible du cadre providentiel voulu par Dieu, à savoir une famille pleinement chrétienne.

Un éducateur chrétien digne de ce nom n'a pas le droit, à moins d'être déformé ou dévoyé, de concevoir et de vouloir l'application d'une autre méthode de formation pour de jeunes baptisés!

Il n'est pas douteux que l'institution chrétienne qui agirait différemment trahirait sa mission et déshonorerait son titre de maison chrétienne. Il y aurait alors comme une hypocrisie et un mensonge officiels, et ce serait grave.

Eh quoi! Des parents vraiment soucieux de l'âme de leurs enfants les confient à des éducateurs chrétiens parce que tels et ceux-ci ne donneraient, en retour de cette confiance, qu'une

science toute froide et de la soupe! Qui ne voit la trahison?

Une éducation digne d'un chrétien — et ce sont les papes, et c'est saint Jean Bosco, un saint éducateur, qui parlent — ne peut se concevoir autrement.

« N'est pas chrétienne l'institution où l'on enseigne la doctrine catholique en plus du reste, dit E. Gilson; mais celle où l'on enseigne même le reste dans un esprit chrétien. »

L'esprit chrétien, voilà bien le « nœud central », la « clef de voûte » par quoi s'opère cette imprégnation intégrale de la formation. Selon Bergson, l'éducation comme l'histoire n'ont qu'un sens : faire des dieux, faire des saints; et si elles y parviennent, le « monde est réussi », la raison d'être de l'homme est atteinte, la gloire de Dieu est assurée.

Le côté vraiment dramatique de l'époque que nous vivons, au dire de Guardini, se situerait dans la laïcisation progressive de ce qui restait de sentiments chrétiens et la disparition plus ou moins consciente des richesses issues du christianisme comme la pudeur, le respect des parents, celui de la femme, de la vie humaine. L'existentialisme serait une des manifestations les plus significatives de ce phénomène. Plus que jamais, pense-t-il, il appartient au christianisme d'affirmer fortement sa vie, à l'esprit chrétien d'accentuer son caractère d'absolu, d'éternellement jeune et vainqueur, sinon ce sera la disparition et la mort.

Etre pleinement chrétien ou mourir! telle est l'alternative.

L'éducateur de son côté doit faire son choix :

ou bien il se cantonnera dans son métier de technicien et Dieu sera absent ou presque totalement oublié dans une institution dont la façade s'enorgueillit de son signe; ou bien il aura à cœur d'assumer sa mission de chrétien et ce sera la primauté donnée à la formation chrétienne, la science faisant fonction d'auxiliaire et de précieuse servante.

**

Formules vieilles et démodées que tout cela! Depuis une évolution s'est opérée, le siècle a marché...

— Sincèrement, avons-nous à nous louer de cette évolution? Que valent les mœurs en particulier? S'il s'agit d'élèves sortis des écoles chrétiennes, quel est leur comportement social? Sont-ils des chefs ou de simples et lamentables suiveurs? Souvent, hélas! les faits répondent avec une éloquence qui nous oblige à rougir.

Il est temps de faire courageusement une révision des valeurs humaines et de redonner à certaines la place qu'elles méritent et n'auraient jamais dû perdre, même avec l'évolution des techniques et l'adaptation qu'imposent les faits.

Au fond, le laïcisme, contre lequel on a tant tonné, a passé, sans même qu'ils s'en doutent, dans les veines de beaucoup de nos éducateurs chrétiens, faisant l'effet du chloroforme. Eux aussi sont devenus des laïcs, des neutres qui ont ignoré Dieu et l'ont pratiquement renié.

Voilà sans doute un des plus grands scandales de nos temps.

Remercions Don Bosco qui, « par sa marche

à contre-courant », nous montre la voie du retour en chrétienté sur le plan éducatif. Les lois de Dieu ne changent pas; l'homme ne change pas non plus. Seules changent les conditions extérieures.

Tout le problème consiste en ceci : ne pas sacrifier l'essentiel pour vouloir se conformer aux exigences de l'accessoire. L'essentiel, c'est Dieu servi et aimé; l'essentiel, c'est l'âme ordonnée à Dieu en vue de son salut éternel, c'est la préparation de l'enfant et du jeune homme à cette prise de position qui est la seule raisonnable puisqu'elle est la seule conforme à la réalité.

On pourra faire face aux adaptations nécessaires, on pourra même se poser en hardi novateur, « à l'avant-garde du progrès » — le mot est de Don Bosco — avec d'autant plus d'opportunité et de profit que l'on aura sauvegardé l'essentiel.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	v
L'éducation, problème de milieu.....	1
Primauté de la protection ou système pré- ventif	13
L'assistance, loi de l'éducation salésienne.	23
Formation par la collaboration active....	35
Primauté du surnaturel en éducation....	48
Rôle éducatif des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie	58
Le cadre familial en éducation.....	71
La pureté, vertu témoin de l'éducation salésienne	83
Le secret de la réussite salésienne : l'Auxi- liatrice	102
En guise de conclusion.....	111